

RÉFUTATION DU MILLÉNARISME

**Les causes de son renouvellement et systèmes divers
qu'il a engendrés.**

**Solution la plus orthodoxe des difficultés
soulevées**

I

Une grande question divise aujourd'hui le monde religieux en deux parties de force presque égale : ce sont celles que le R. P. Toulemont, dès 1868, appelait l'une l'école de l'espérance, l'autre l'école du désespoir, et que nous serions tenté de nommer plutôt les optimistes et les pessimistes.

Les premiers considèrent la fin du monde comme étant encore très éloignée et comme devant être précédée d'une ère prolongée durant laquelle se développerait, avec le progrès social chrétien, la vraie foi dans toutes les parties du monde ; les seconds, se fondant soi-disant sur les données combinées des prophéties particulières et des oracles sacrés, rapprochent singulièrement cette fin, par cela même qu'ils se croient forcés de hâter l'avènement de l'Ante-Christ censé le produit final de la révolution et dont le renversement, suivi de la conversion des Juifs, reporte nécessairement aux derniers temps.

La première tendance a eu, dans un passé rapproché, les plus éloquents représentants, tels que Lacordaire, Gratry, de Montalembert, et elle compte aujourd'hui à sa tête l'éminent religieux Monsabré. Le Père Gratry est peut-être celui qui s'est le plus avancé dans cette voie, laquelle, pourrait-on dire, présente le grand danger de donner indirectement la main au rationalisme chrétien. Les lumières de la foi justifient-elles les hardiesses de ce langage du savant prêtre que *« le temps est beaucoup plus grand qu'on ne l'a jamais su, que notre humanité a devant elle très pro-*

blement des millions et des millions d'années à passer sur la terre »? A s'en référer à certains systèmes d'interprétation des oracles sacrés¹, on pourrait l'admettre. Mais, comme nous le verrons plus loin, ces systèmes où sont émises de semblables vues singulièrement imprudentes paraissent avoir jusqu'ici peu de crédit et ne font pas de nombreux partisans.

Mais il est une école en apparence sage et modérée qui tend aujourd'hui à prévaloir : c'est celle qui, se rattachant ici à un moyen terme, admet simplement que l'Église catholique, avant d'aller prendre possession dans le ciel des gloires qui lui sont réservées, remportera sur la terre un plein triomphe et verra tous les peuples unis et heureux sous son empire.

Les vues de cette école ont passé à des degrés divers dans de nombreux et récents ouvrages. Seulement ceux-ci présentent au fond deux catégories bien différentes : à l'une se rattachent principalement *Les Espérances de l'Église*, par le R. P. Ramière, *Le Règne du Christ, l'Église militante et les derniers temps*, par l'abbé Thomas, vicaire général du diocèse de Verdun, *l'Apocalypse de saint Jean*, par le R. P. Gallois, de l'Ordre des Frères Prêcheurs². Dans l'autre, dont les conclusions sont bien opposées, rentrent notamment le *Traité sur l'Apocalypse*, de M. l'abbé Drach, le *Traité sur l'Apocalypse*, de M. l'abbé Duprat, curé de Dion (diocèse de Nevers), de M. Michel, le savant commentaire de Holzhauser et autres, le *Monde nouveau*, par M. Pradié.

Analysons et apprécions d'abord les œuvres de la première catégorie.

C'est surtout dans l'ouvrage du P. Ramière que se trouvent le mieux groupés et condensés les arguments de tout ordre tirés de la Tradition, de l'Ancien et du Nouveau Testament. Seulement un certain vague plane sur l'époque de la réalisation de ces espérances. C'est ainsi qu'il paraît d'abord admettre la proximité de cette réalisation, à se référer à la grande prédiction faite par Pie IX lui-même, annonçant les bienfaits qu'assurera au monde et à l'Église la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception : « Nous attendons, dit ce saint Pape, avec la confiance la plus en-

1. Nous faisons ici simplement allusion aux vues du Père Cereza, de l'Ordre des Lazaristes.

2. Ce traité fort récent, qui n'est qu'une paraphrase de l'oracle sacré, reporte après l'Antechrist le prochain triomphe de l'Église catholique, triomphe dont la prolongation indéfinie correspondrait à l'ère millénaire de l'enchaînement de Satan.

tière que, par la puissance de la bienheureuse Vierge Marie, l'Église notre sainte Mère, délivrée de toutes les difficultés et victorieuse de toutes les erreurs, fleurira dans l'univers entier, ramènera à la voie de la vérité toutes les âmes qui s'égarèrent, et qu'il n'y aura plus qu'un seul troupeau sous la conduite de l'unique pasteur. »

Et cependant, ce même pieux auteur semble ensuite, dans d'autres endroits de son livre, renvoyer aux derniers temps l'accomplissement des grandes promesses divines, notamment lorsqu'il traite des prophéties d'Isaïe expliquées par saint Paul. Il paraît là ajourner à la conversion des Juifs le triomphe de l'Église.

« Isaïe fait entendre clairement, dit-il, à quelle époque doivent s'accomplir les magnifiques destinées promises à la nouvelle Jérusalem; c'est lorsque l'antique Sion, la race jadis choisie dans Abraham, aura enfin reconnu son Sauveur. » Il rapproche cette période de la double résurrection d'Israël et du monde dont parle saint Paul, et il semble n'admettre que ce grand triomphe futur pour l'Église, alors qu'il fait entendre ces paroles : « Cette double résurrection arrivera quand l'incrédulité du monde et celle d'Israël auront porté tous leurs fruits, alors que l'amertume de ces fruits de mort aura contraint l'un et l'autre à recourir à la miséricorde du Sauveur. »

Et ce qui prouve que dans sa pensée il reporte en réalité ce triomphe après l'Antechrist, c'est ce qu'il reconnaît ici même en note à propos de la dissertation de l'abbé Roudet que contient la Bible de Vence sur le sixième âge de l'Église.

La connexion étroite dont il est parlé entre ces quatre événements, la venue d'Élie, la conversion des Juifs, la persécution de l'Antechrist et l'avènement du Sauveur qui détruit cet impie du souffle de sa bouche, il admet tout cela, sauf les explications données sur ce dernier point. Il distingue en effet cet avènement de celui du juge des vivants et des morts. Il l'entend au figuré, comme marquant le grand règne messianique, se bornant à rejeter les erreurs du millénarisme proprement dit, telles que la résurrection première des Saints et le règne visible corporel de Jésus-Christ.

Ce point de vue semblerait devoir être confirmé par le rapprochement qu'il fait entre Daniel et saint Jean. Et cependant là, il passe en réalité à une autre solution, celle adoptée par Rohrbacher. Il ne s'agit plus de la conversion des Juifs, de la venue d'Élie,

du dernier Antechrist, mais de la destruction de l'empire de Mahomet qui serait la onzième corne de la quatrième bête de Daniel. C'est après la victoire de l'Église sur cet empire que s'ouvrirait la nouvelle ère, celle de mille ans, durant laquelle Satan serait enchaîné. Il s'écarte ici de la grande tradition énergiquement affirmée par saint Augustin et saint Jérôme, laquelle, d'après un commentateur de l'Écriture des plus estimés, M. l'abbé Drach, fait absolument autorité. C'est que cette ère millénaire à laquelle correspond le règne de Jésus-Christ et de ses Saints, à part le court intervalle du déchaînement final de Satan, doit s'entendre de tout le temps qui s'écoule entre le premier et le deuxième avènement.

Il est même conduit à accélérer singulièrement ici le triomphe de l'Église si impatiemment attendu, alors qu'il reproduit avec je ne sais quelle complaisance la conjecture de Holzhauser, d'après laquelle cet empire de Mahomet prendrait fin en 1882.

Peut-être ces oscillations de vues de la part du Père Ramière s'expliquent par la valeur exceptionnelle qu'il attribue aux préparations morales du triomphe en question auxquelles nous assistons, et qui en impliquent par suite, en un certain sens, la proximité.

C'est surtout dans la partie de son livre intitulée *Les tendances sociales* qu'il a su montrer comment et pourquoi l'Église devait donner promptement satisfaction à toutes les aspirations vers le véritable progrès, bien autre que celui, vague, indéfini, rêvé par le rationalisme. « Toute notre ambition, dit-il là, est de faire trouver à la société, dans le sein de l'Église, la plénitude de la liberté, de la force, de la vie. La bannière du progrès nous appartient : c'est à nous à la lever bien haut et à prouver à ceux qui veulent faire du progrès sans l'Église que leur progrès n'est que la destruction, et que tous les grands mots de liberté, d'égalité, de fraternité, qu'ils ont enlevés au vocabulaire chrétien, ne sont dans leur bouche que de sanglants mensonges.

« Notre devoir actuel est de démontrer, contre les socialistes antichrétiens, qu'en s'affranchissant de la tutelle de l'Église, la société se précipite dans la barbarie, qu'elle renverse tous les appuis de la paix et toutes les garanties de son progrès. »

Il montre ici incidemment que le dernier aboutissant du protestantisme a été la ruine de la religion elle-même ; celui de la philosophie, la destruction des fondements mêmes de la raison ; celui enfin du socialisme, l'anarchie ou le despotisme.

« C'est ainsi que Dieu, dit-il, se venge de ses ennemis : au lieu

de les frapper de sa foudre, il les charge de se punir eux-mêmes. Il ne pouvait leur infliger de plus ignominieux châtement. »

Il insiste avec raison sur ce point que le jour se fait, qu'en dépit de toutes les falsifications, l'impuissance de la Révolution à créer le progrès social éclate de toutes parts. Sa lumière brûle les yeux qui ne veulent pas se laisser illuminer par les rayons.

« A la fin du dix-huitième siècle, dit-il, la société, pervertie par le doute, marchait vers l'immoralité, vers l'athéisme et les horreurs de la Convention. Elle marche aujourd'hui vers la religion, vers la morale, et par suite, vers le bonheur public et privé. »

Il y a déjà bien des années que ce contraste avait été signalé par Balmès et autres, annonçant une prochaine restauration morale et religieuse : qu'on se réfère notamment à ce langage de l'éminent écrivain espagnol : « La société ressemble aujourd'hui à un homme fatigué d'erreurs et de folies, qui doute des mêmes doctrines qu'il avait embrassées avec enthousiasme, et qui cherche instinctivement dans la vérité un point d'appui pour reposer son âme fatiguée par tant de déceptions. »

D'après le Père Ramière, qui leur fait ici écho, le développement successif des faits providentiellement enchaînés dans un ordre admirable va confirmant chaque jour la justesse de leur coup d'œil, jusqu'à ce qu'une complète expérience vienne, tôt ou tard, pleinement vérifier leurs prévisions.

« Laissons, dit-il encore, les vieilles haines jeter leur dernière écume ; laissons le mensonge achever de perdre ceux qui refusent obstinément le salut. Le fond de l'humanité n'a renoncé ni à la vérité ni au salut, et le Sauveur du monde n'est pas disposé à abdiquer en faveur du mensonge la royauté qui lui a été donnée sur les nations. Le flot montera en dépit de toutes les digues de sable, et bientôt il aura englouti tous ces fragiles systèmes qui se vantaient de l'avoir vaincu. »

Un pareil langage n'implique-t-il pas la nécessité providentielle d'une prompte victoire sur la Révolution ? et alors que s'y joint l'affirmation à plusieurs reprises de cette double vérité que les peuples doivent glorifier Dieu dans leur existence collective et temporelle, que par suite ils doivent reconnaître la royauté de Jésus-Christ, cette reconnaissance n'apparaît-elle pas comme le but que poursuit la Providence au milieu des agitations du monde moderne, et dès lors aussi, comme devant avoir lieu à courte échéance ?

Nous avons insisté sur l'ouvrage du Père Ramière, comme formulant nettement le programme de l'acheminement rapide vers l'unité catholique; et quant aux hésitations sur le temps de la réalisation complète de cette unité, elles proviennent, croyons-nous, uniquement de ce que ce triomphe était censé inséparable de la conversion des Juifs, qui n'aurait lieu qu'à l'époque de l'Antechrist et par là haute intervention d'Élie : c'est là un point de vue en partie erroné, comme nous nous efforcerons de l'établir; mais son ouvrage, à la différence de ceux que nous allons examiner, ayant su merveilleusement grouper tous les éléments moraux qui excluent l'ajournement de ce triomphe, il convenait de le faire ressortir à part, comme pouvant puissamment servir à notre réfutation du millénarisme.

Après le livre du Père Ramière, nous avons cité celui de M. l'abbé Thomas, vicaire général à Verdun. L'auteur, bien connu dans le monde savant par ses *Études critiques sur l'origine du Christianisme*, qui ont été complétées par un ouvrage capital, *Les Temps primitifs et les Origines religieuses d'après la Bible et la Science*, a su, dans un nouvel ouvrage, mettre puissamment en relief la nécessité morale de l'établissement, ici-bas, d'un grand règne du Christ. Il a su là habilement grouper les meilleurs moyens moraux de réfutation à l'encontre de l'opinion qui se refuse à admettre dans l'avenir un triomphe prolongé de l'unité catholique. La possibilité d'un semblable triomphe est exclue par tous ces nombreux interprètes qui font entendre qu'il ne peut s'agir au chapitre xx que d'un enchaînement ou déchaînement progressif de la puissance satanique; de la sorte, ce dernier, étant censé avoir commencé avec la Réforme, poursuivrait fatalement son cours jusqu'à la défection générale des nations sous l'Antechrist.

L'esprit général de cet écrit entr'ouvrant les grands horizons d'un heureux avenir dépasse les limites d'un cercle si étroit. Seulement, quand on en vient aux arguments de texte de l'auteur, à ceux qu'il tire des oracles sacrés, on ne se sent plus sur un terrain aussi solide. Il croit devoir ajourner le triomphe de l'Église à la future et dernière conversion des Juifs, à celle qu'est censée amener la mission extraordinaire du prophète Élie. Ce serait là le point de départ de ce qu'il appelle le *Millenium*, de cette ère qui correspondrait aux *cioux nouveaux et à la terre nouvelle* dont parle Isaïe. Car, après quelques hésitations sur le sens réel de ces expressions, qu'il croit pouvoir appliquer en un sens à la patrie cé-

leste, il reconnaît finalement (ch. x), que le prophète a là d'abord et directement en vue l'accomplissement des promesses temporelles faites à Jacob. « Nous demeurons persuadé, dit-il, que cet accomplissement aura lieu pendant la période actuelle de l'humanité avant la consommation finale. »

Mais la difficulté réelle, il ne nous paraît pas l'aborder. Il ne suffit pas, croyons-nous, de déclarer qu'on répudie au fond le millénarisme, en s'efforçant de dégager l'élément de vérité qui, selon ses expressions, a valu à cette doctrine le regain de popularité actuelle. Il aurait fallu montrer, alors qu'on s'appuie sur les textes mêmes qu'elle invoque, qu'une fausse application en a été faite.

La conversion finale des Juifs et la venue d'Élie sont dans le système des chiliastes inséparables de l'avènement de l'Antechrist ; et en ce sens, ceux-ci se rencontrent parfaitement d'accord avec la plus ancienne tradition. Comment, dès lors, pouvoir repousser ce système sans renverser auparavant l'autorité de cette tradition par de sérieux arguments de texte ?

Ces arguments, il a voulu les tirer presque uniquement des prophéties de l'Ancien Testament, en se référant à tout l'ensemble des promesses dont l'accomplissement part de la conversion finale d'Israël. Mais en même temps, dans la plupart des textes de cette prophétie, cette conversion est marquée par une extrême crise ; et c'est précisément là le fondement de l'argumentation des millénaires montrant que, cette crise étant celle se rattachant à l'avènement de l'Antechrist, ce n'est qu'après son heureux dénouement que peut commencer la longue ère de triomphe attendue par l'Église.

M. l'abbé Thomas ne nous paraît nullement avoir détruit ce fondement. Il a voulu enlever au millénarisme toute raison d'être morale, en admettant un triomphe prolongé pour l'Église avant l'Antechrist. Mais comment concilier cette admission avec les textes des oracles soit de l'Ancien soit du Nouveau Testament ? C'était là une grande difficulté, même insoluble, nous le reconnaissons, du point de vue où il s'est placé.

Deux autres livres tout récents, et qui, s'appuyant sur quelques textes isolés des oracles sacrés, ne sauraient avoir grande autorité, émanent également d'ecclésiastiques. Il n'est peut-être pas inutile de montrer le peu de fondement de ces vues tronquées et qui ne s'appuient pas suffisamment sur l'ensemble des données fournies par ces oracles.

Prenons d'abord l'ouvrage de M. l'abbé Bigou, *Le Règne de Satan et du Monde prochainement remplacé sur toute la terre par une domination indéfinie de Jésus-Christ et de l'Église*. S'appuyant sur un texte de la prophétie de Daniel (ch. xii) qu'il entend en un sens restreint, ce prêtre a échafaudé un nouveau système impliquant une résurrection partielle des morts après l'Antechrist. Cette résurrection ne concernerait que les vainqueurs de l'Antechrist, et elle coïnciderait avec un avènement réel, glorieux et partout visible de Jésus-Christ, mais instantané et qui ne serait pas l'avènement définitif du Juge suprême. C'est là ce qui ressort de deux passages des plus significatifs de son œuvre : « Il y aura un avènement réel, glorieux et partout visible de Jésus-Christ, en ce sens que tout le monde le verra venir dans les airs avec toute sa puissance et sa majesté, accompagné de toute la cour céleste. Mais quand, selon l'expression du Roi-Prophète, il aura ainsi abaissé les cieux pour atteindre ses ennemis de la terre et les exterminer, et lorsque tous les hommes auront pu voir sa majesté infinie, de manière que la plupart soient morts de frayeur, le Fils de Dieu remontera aussitôt dans le ciel et cessera d'apparaître aux habitants de ce monde jusqu'au jour du jugement » (ch. v, p. 127).

Nous nous abstiendrons de toute réflexion sur de pareilles aberrations, qui échappent à toute discussion ; car on chercherait vainement un texte leur servant d'appui, à moins qu'on ne veuille avoir recours à son interprétation d'un texte du chapitre xii de Daniel, relatif à la résurrection générale (v. 2) et qui, rapproché de la vision des âmes des martyrs du chapitre xx de saint Jean, lui fournit les bases de la plus étrange argumentation. Qu'on en juge par le résumé ci-après de celle-ci : « En réalité, il n'est donc ici question que des martyrs de l'Antechrist et il n'y a personne plus qu'eux pour vivre et régner avec Jésus-Christ, pendant mille ans, avant la résurrection générale. Ceci nous fait comprendre que le Fils de Dieu remontant au ciel, après avoir exterminé son plus grand ennemi et ses nombreux adorateurs, ressuscitera, non pas tous ses élus, (l'Évangile dit simplement ses élus, sans déterminer aucune quantité à leur sujet), mais uniquement les martyrs de la grande persécution récente. Or, il est facile de comprendre que Jésus-Christ accomplira ce miracle inouï dans un double dessein : d'abord les martyrs de l'Antechrist ayant eu à supporter des épreuves beaucoup plus grandes que les autres Saints, en fait de séduction et de tourments, leur Maître voudra qu'ils aient une récompense tout à

fait exceptionnelle, en jouissant du bonheur céleste, sans la moindre restriction, bien avant même la fin de l'univers. Mais il y aura encore une autre raison, qui sera supérieure peut-être à celle-là : les contemporains de l'Antéchrist seront tellement endurcis dans l'incrédulité, que la vue seule du Fils de Dieu, pendant un court moment, risquera fort de ne pas les convertir à fond et pour toujours..... Mais supposé que des millions d'hommes se lèvent de leur tombeau, sous les yeux de ceux qui les auront connus et même martyrisés, il ne sera pas aussi facile à ces derniers de faire appel à la supercherie et à l'hallucination : car la multitude des tombes vides sera pendant longtemps un témoin certain et irrécusable de la réalité des résurrections miraculeuses. » (Ch. VI, p. 140 et 141.)

Nous croyons inutile de réfuter, d'ores et déjà, de pareils arguments qui ne sont que suppositions des plus étranges. Cette réfutation ressortira suffisamment de nos explications ultérieures sur le texte invoqué de Daniel et sur la vision du chapitre xx de saint Jean, comme aussi de ce qui sera dit sur le caractère définitif de l'avènement.

A côté de cet ouvrage de M. l'abbé Bigot, il faut en placer un autre de M. l'abbé Goudet, où l'imagination joue également un grand rôle et où les arguments de textes se réduisent presque toujours à ceux tirés de l'Ancien Testament. Dans ce livre, *La Mission des Juifs et les deux chars évangéliques*, etc., cet ecclésiastique attache l'importance la plus décisive à ce texte évangélique qui résume la mission d'Élie : *Restituet omnia*.

Se fondant avant tout sur ce texte et reportant la conversion des Juifs à l'avènement de ce grand prophète, comme étant le principal fruit de ses prédications, il est amené à admettre, pour les temps qui suivront la mort de l'Antéchrist et qui pourront, plus ou moins indéfiniment, se prolonger, un triomphe complet de Jésus-Christ et de l'Église. Il faut y ajouter deux autres textes, qui servent de base à ses argumentations : l'un tiré de l'Écclésiastique (ch. XLVIII, v. 10) fait entendre qu'Élie est appelé à la fin des temps, non pas seulement à ramener les Juifs au divin Messie, à reconstituer peut-être leur nationalité en rétablissant les tribus, mais encore à adoucir la colère du Seigneur ; l'autre du prophète Malachie (ch. IV, v. 6) présente un sens analogue et prédit également l'adoucissement de cette colère, comme l'impliquent ces expressions : *Ne forte veniam et percutiam terram anathemate*. Il ressort simplement de ces textes, qui comportent le plus merveilleux rapprochement du chapitre x de l'Apocalypse, que la mission d'Élie détournera mo-

mentanément les coups de la justice divine, prête à frapper le monde coupable. Mais M. l'abbé Goudet nous paraît dépasser complètement la juste mesure dans laquelle ils doivent être entendus. Entraîné par les exigences et aspirations de la raison chrétienne, il se laisse engager dans une voie tout à fait arbitraire. Pour donner ample latitude après l'Antechrist au grand apostolat des Juifs, qui est censé devoir transformer le monde, il en vient à admettre une sorte de prolongation indéfinie de ce monde et va jusqu'à dire : « Mais qui pourrait supputer combien d'années s'écouleront entre deux avènements, dont l'un, celui d'Élie, aura pour effet de rétablir, et l'autre, celui de Jésus-Christ, de réduire le monde en cendres? Rétablissement et destruction du monde, n'est-ce pas deux termes opposés et qui supposent entre eux un immense intervalle de temps? » (3^e partie, VII, p. 251.)

A se référer au ton des plus affirmatifs de l'auteur, qui à l'appui de ses opinions ne craint pas de prêter parfois à Dieu lui-même un langage pouvant paraître singulier, on est à se demander si le côté séduisant de sa thèse, au service de laquelle il met d'ailleurs un style entraînant, n'est pas propre à détourner certains esprits de l'étude austère des oracles sacrés. Cette étude, voilà, selon nous, le vrai préservatif contre de semblables vues dictées plutôt par l'imagination. C'est elle qui fait taire aussi toutes les suggestions d'une raison orgueilleuse, laquelle risque fort de se tromper en voulant pénétrer, par ses propres lumières, le plan divin.

II

Ce court aperçu suffit pour laisser entrevoir les causes véritables du relèvement du millénarisme. Il s'agit de donner, par là, satisfaction aux exigences de la raison chrétienne qui doit nécessairement admettre la réalisation finale des promesses de l'Ancien Testament garantissant au Messie et par suite à son Église les gloires de l'universelle soumission des peuples. Si par suite du mode adopté, pour l'interprétation de l'Apocalypse, cette soumission est censée ne pouvoir avoir lieu qu'après l'Antechrist, il est évident qu'un court triomphe ne répondrait plus alors à ces promesses.

Qu'on suppose, en effet, comme le R. P. Gallois, dont le livre a été ci-dessus cité, que l'abîme infernal ayant été ouvert à partir de Luther ne se referme plus qu'après l'extrême crise sociale et religieuse, amenée par l'avènement de l'Antechrist : il faudra recon-

naître que c'est cette fermeture, opérée à la suite de la destruction de l'empire maudit, à laquelle il faudra uniquement reporter le grand triomphe attendu de l'Église. Dès lors ce triomphe, par ses grandeurs et sa durée, implique bien l'ouverture d'une nouvelle ère, de celle de mille ans, telle qu'elle est marquée au chapitre xx de saint Jean.

Ce serait la conversion universelle des Juifs qui précéderait et amènerait l'universelle conversion des nations, selon la prophétie du grand Apôtre des gentils, et dès lors on comprend la prolongation indéfinie de la nouvelle glorieuse période, puisqu'elle doit s'étendre jusqu'au moment où Dieu permettra le déchaînement final de Satan.

La raison chrétienne paraît, au premier abord, justifier parfaitement une semblable mode d'interprétation qui implique l'enchaînement de Satan après l'Antechrist et son déchaînement à l'expiration de la grande et glorieuse ère qui correspond à cet enchaînement : mais d'un autre côté, elle ne répugne nullement à l'admission des vues de la plus ancienne tradition qui reporte le commencement de l'ère millénaire aux premiers triomphes de l'Église, et, par cela même, à son berceau; mais c'est à la condition que ces triomphes se continuent, même après Luther, de telle sorte que celui qui suivra la défaite de l'Antechrist ne soit que leur couronnement et serve ainsi de complément à cette ère millénaire.

Ce couronnement correspondrait à ce plus haut degré de refoulement de la puissance satanique opéré par l'Ange apposant le sceau sur les portes de l'abîme. On pourrait hésiter à le comprendre dans l'ère millénaire, alors qu'il semblerait moralement impossible de ne pas faire commencer le déchaînement final de Satan à l'avènement de l'Antechrist, à la fondation de son empire, laquelle suppose la prévarication universelle des nations qui en font partie. Mais si l'on tient compte de l'économie du plan divin, se manifestant par l'envoi d'Élie et d'Énoch qui arrêtent la défection d'une partie des Juifs et celle des nations, laquelle ne durerait que quarante-deux mois, on peut croire et admettre, vu le renversement si prompt de la grande cité du mal, que ce court temps n'a point suspendu l'enchaînement réel de Satan, malgré ses suprêmes efforts pour secouer ses chaînes, auxquels le ciel oppose les siens pour préparer une plus grande défaite de Satan, un plus grand et universel triomphe de l'Église.

Nous avons ainsi en partie résolu la question vraiment capitale : le millénarisme est-il justifié en lui-même? Notre réponse défi-

nitive peut se formuler en ces termes : le règne de Jésus-Christ ou de son Église, dans le monde entier, est une conséquence du plan de la Rédemption, lequel n'est que le complément nécessaire de celui de la création. Mais ce règne n'est-il pas progressif ? C'est là le point décisif à élucider. L'Église, nous pourrions le démontrer en opposant plus particulièrement notre mode d'interprétation à celui qui, envisagé dans son ensemble, répond la mieux au millénarisme comme suprême et logique aboutissant, suit une marche ascensionnelle : et en ce sens, pourrait-on dire, son développement est organique. La révélation du mystère de l'Incarnation indissolublement lié à celui de la Rédemption est comme une lumière qui, devenant plus intense, éclaire un nombre croissant d'individus et de nations ; et c'est ce que saint Paul exprime admirablement dans sa lettre aux Éphésiens (ch. iv), où il montre l'expansion de la grâce qui ne cesse d'agir jusqu'à ce que se réalise la consommation des Saints, jusqu'au complet développement du corps du Christ. Il faut que tous, dit-il, se rencontrent dans l'unité de foi, de la connaissance du Fils de Dieu, qu'ils atteignent, par une croissance continue, au degré de l'homme parfait, mystérieuse échelle dont il faut gravir les marches pour parvenir au sommet, à la plénitude du Christ.

Il faut que nous parvenions tous à l'unité d'une même foi et d'une même connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'un homme parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude du Christ en nous.

Mais, à côté de ce mouvement ascensionnel dans la voie de la vérité et de la vertu, il y a une autre gradation, celle de l'esprit du mal, de telle sorte que les efforts de celui-ci redoublent au fur et à mesure que le bien s'accroît et, gagnant en étendue et en force, produit des fruits plus abondants. En d'autres termes, ce n'est pas d'un seul coup que le Christ abat tous ses ennemis, mais successivement, ce qui est exprimé par cette grande parole de l'Apôtre (lettre aux Corinthiens) : Il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il abatte à ses pieds tous ses ennemis. Il ne rendra le royaume (son Église) à son Père qu'après avoir réduit à néant toutes les forces hostiles. (Ch. xv, 24 et 25.)

Il ressort de là que la loi même, la condition d'existence de l'Église, c'est la lutte suivie de victoires successives. Elle doit donc rester militante jusqu'au dernier jour : mais en même temps, elle remporte des victoires de plus en plus éclatantes, et c'est ce qui ressort de la révélation apocalyptique en traits lumineux. Depuis la grande image du premier sceau, où le divin guerrier apparaît monté

sur un cheval blanc, ayant une couronne d'or à la main, jusqu'à celle du chapitre XIX, où le même cheval apparaît, mais où le cavalier a cette fois la tête couronnée de plusieurs diadèmes et n'ayant plus qu'une grande et suprême victoire à remporter, celle sur l'Antechrist, tout le plan apocalyptique fait entendre une série ininterrompue de combats et de victoires : c'est la dernière, celle sur l'Antechrist, qui paraît devoir mettre fin à la mission de l'Église et marquerait le terme de ces trois ans et demi de sa vie : mystérieux rapprochement entre la durée de la vie publique ou enseignante de son chef et la sienne propre, entre la résurrection qui correspondrait au grand triomphe sur l'Antechrist, et les quarante jours équivalant à la durée de ce triomphe, passés sur la terre à l'instar de ceux qui précèdent l'ascension au ciel de Notre-Seigneur.

Ces considérations préalables aideront à faire mieux comprendre l'état actuel de la question ci-dessus posée : le millénarisme est-il en lui-même justifié ? Au lieu de répondre affirmativement, nous ferons ici une précision essentielle : en tant qu'il s'agirait d'un véritable âge d'or, d'une cessation de toute lutte, d'une paix indéfiniment prolongée, nous inclinons vers la négative, parce que l'admission d'une semblable période semble aller contre le plan divin de la Rédemption ; et nous ne craignons pas de nous séparer ici des vues de l'école dominicaine, telles qu'elles viennent d'être développées dans un commentaire succinct de l'Apocalypse, plus haut mentionné, lequel a obtenu une singulière approbation de l'illustre Père Monsabré.

Ce commentaire, c'est celui du Père Gallois, dont l'éminent conférencier dit qu'il répond le mieux à l'idée qu'il s'est toujours faite des visions de l'exilé de Pathmos. — Le grand mérite de cette étude, suivant le grand orateur chrétien, c'est d'avoir assigné à l'Antechrist son véritable rôle. Celui-ci ne serait pas le préparateur du dernier jugement ; dans sa personne et ses œuvres, il marquerait le dernier effort de l'enfer pour s'opposer au règne universel et pacifique de Jésus-Christ dans le monde racheté. — Ce règne final et sa longue durée, indéterminément mesurée par le chiffre de mille ans, voilà le fond, l'aboutissant du système d'interprétation du Père Gallois, qui ne craint pas de le résumer en ces termes : Il ressort de la lecture impartiale de l'Apocalypse que tous les peuples ne seront pas, n'auront pas été chrétiens avant la venue de l'Antechrist, mais que tous après sa chute adoreront le Seigneur ; et comme dernière justification de sa manière de voir, il ajoute : Faudrait-il donc admettre qu'un monde aussi peu chrétien qu'a été le

nôtre, depuis les apôtres jusqu'à nos jours, s'abîmant dans l'apostasie générale à l'aurore de laquelle nous assistons, a été l'œuvre achevée de la mort et de la résurrection du Sauveur, et que les prophéties ne sont pas accomplies à cause de la malice des hommes ?

Tout cet ensemble de vues pleinement partagé par le Père Monsabré se rattache à un point conçu à priori : c'est que nous touchons à l'avènement de l'Antechrist et que, les promesses du grand règne millénaire contenues dans les oracles de l'Ancien Testament ne s'étant pas encore accomplies, leur réalisation aura lieu nécessairement après l'Antechrist ; l'accomplissement complet de ces oracles, voilà ce qu'attend le Père Monsabré dans un temps très prochain, puisque dans une de ses conférences il parle seulement de vingt siècles de combats et de souffrances, comme devant mériter à l'Église une paix si désirée. Cette paix, il ne l'attend qu'après l'Antechrist et le retour des Juifs.

Et à cette opinion répond complètement le système d'interprétation du Père Gallois. — Nous croyons, dit-il, que l'Antechrist apparaîtra longtemps avant la fin du monde, et que non seulement son règne ne sera pas le prodrome du jugement dernier, mais au contraire ne sera que le dernier effort de l'enfer pour s'opposer à l'établissement universel et pacifique du règne de Jésus-Christ dans le monde. Depuis la Pentecôte, l'Église a péniblement lutté contre le judaïsme, contre le paganisme, contre le mahométisme et contre les diverses hérésies ; l'iniquité a paru même triompher un moment dans l'Antechrist et son faux prophète ; mais à leur tour, ils ont été terrassés et anéantis. Les nations et enfin les Juifs se sont convertis et l'Église règne pacifiquement dans le monde entier pendant mille ans, c'est-à-dire pendant de longs siècles. C'est là également ce que pense le Père Monsabré, qui, après avoir parlé de la paix chèrement achetée par vingt siècles de combats et de souffrances, en fait entendre la prolongation dans une de ses conférences : « Il n'y aura plus alors, dit-il, selon la parole du Christ, qu'un bercail et un pasteur ; et pour peu que cela dure quelques milliers d'années, il me semble que Dieu aura le temps de compenser par une surabondante moisson d'élus les ravages du péché et les conquêtes de l'enfer. »

Dans une conférence antérieure (1881) *sur la Rédemption*, il avait déjà nettement exprimé sa pensée à cet égard. — Qu'on se reporte à ce beau passage :

« Il me répugne de croire à la cabalistique sacrée de ces trem-

bleurs qui nous annoncent la fin prochaine des temps et la ruine de l'univers. Ce n'est pas la première fois qu'on dit : Tout finira bientôt. Cette sinistre prédiction avait cours dès les premières années de l'Église. Les siècles ont marché depuis, et l'œuvre de la Rédemption a pris de jour en jour de plus vastes dimensions.

« Non, je ne puis croire que Dieu, qui s'entend à bâtir, ait donné à son édifice spirituel un portique immense de quarante, soixante siècles, et peut-être davantage, pour une construction principale qui n'aurait que de mesquines proportions. J'attends l'accomplissement des splendides prophéties qui promettent au Sauveur du monde un règne universel, pacifique et incontesté. Dût notre humanité n'en pas voir la réalisation, il me semble que sur la terre régénérée Dieu pourrait bien faire succéder à notre race une race nouvelle, dont l'immortelle vie recevrait la justice et la félicité du Verbe incarné et immolé; il me semble que si la terre disparaissait, l'œuvre du Rédempteur pourrait bien trouver l'hospitalité dans l'immensité radieuse où l'attendent peut-être des milliards de vivants.

« Et, si je me trompais, si Dieu voulait se contenter de remplir avec les rachetés de la terre les vides qu'ont laissés les Anges déchus dans les hiérarchies célestes, si le nombre de ces glorieux substitués devait bientôt être consommé, la longueur de la Rédemption n'en serait pas diminuée. C'est à elle que les élus doivent chacun des instants d'une félicité qui ne finira jamais. L'éternité bienheureuse est l'œuvre du Christ Sauveur. Autour de lui une foule immense que personne ne saurait compter, de toutes les races, de toutes les tribus, de tous les peuples, de toutes les langues, remplit les cieus de cet interminable cantique : L'Agneau qui a été immolé est digne de recevoir puissance, divinité, sagesse, force, honneur, gloire et bénédiction. Salut au Dieu qui siège sur son trône éternel ! Salut à l'Agneau et bénédiction, lumière, actions de grâces dans les siècles des siècles. *Amen* (*Ap.*, ch. v et vi). »

Du reste, il s'agit bien, d'après le Père Gallois, d'une grande rénovation du monde semblable à celle qu'admettait au treizième siècle Jean-Pierre d'Olive, de l'Ordre des Franciscains, qui admettait après l'Antechrist un troisième âge du monde, ou règne du Saint-Esprit : — « Si l'on entend, dit-il, par règne du Saint-Esprit, l'avènement du règne pacifique et universel de Jésus-Christ et de l'Église catholique sur la terre, cette opinion devient rigoureusement orthodoxe et nous l'avons faite nôtre. »

Il croit même devoir, à cette occasion, faire valoir à l'appui de

ses vues des considérations générales se rattachant à la vision des prophètes. « Ils voient, dit-il, d'un seul coup d'œil et comme sur un même plan les événements futurs, parce qu'ils les voient dans les rapports et ressemblances qu'ils ont entre eux. Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, se conformant à leur manière, décrit dans une seule prophétie la ruine prochaine de Jérusalem, la période de l'Antechrist et la fin du monde.

« Avant lui, les prophètes parlaient presque toujours simultanément de son double avènement : et, en conséquence, ces deux avènements se confondaient tellement dans l'esprit des Juifs, qu'ils ne savaient les distinguer l'un de l'autre. Pour nous, qui sommes placés entre le premier et le deuxième, la distinction est facile à établir. Il en sera de même, croyons-nous, des temps de l'Antechrist : ils paraissent toucher au jugement dernier dans l'avenir ; mais des siècles sépareront en réalité ces deux avènements. Les Docteurs ont dit que l'Antechrist viendrait à la fin des siècles, dans le même sens que les prophètes annonçaient le premier avènement de Jésus-Christ dans les derniers jours du monde, *in novissimis diebus* ; et de fait, les premiers chrétiens se considéraient comme étant très proches de l'Antechrist et du jugement. »

Il n'y a donc pas à se tromper : c'est bien le millénarisme sous sa forme la plus spécieuse que nous avons ici à combattre.

Il y a donc lieu de le suivre sur le terrain de l'interprétation ; et comme il concentre sur le chapitre xx toutes les forces de son argumentation, ce sont les textes de ce même chapitre qui doivent nous fournir les vrais éléments de réfutation.

Et d'abord, au début de sa thèse, il fait une singulière restriction comme interprète, alors que s'attachant à la lettre du texte il fait entendre que le prince des démons est enchaîné pour de longs siècles, mais non pas tous les démons, comme s'il voulait mieux expliquer par là comment le mal et le péché n'auront pas disparu de la terre.

Cette explication peut paraître singulièrement anormale, alors qu'elle semble pleinement contraire à la prière quotidienne de l'Église, qui ne demande pas seulement à Dieu, par l'organe de ses représentants, le refoulement de Satan dans l'abîme, mais de tous les autres esprits mauvais qui contribuent à la perte des hommes.

Que dire également de l'application qu'il fait de ce passage des prédictions de Notre-Seigneur dans l'Évangile : Cet Évangile du royaume sera prêché dans l'univers et, en témoignage, à toutes nations ; et alors viendra la consommation : — Jusqu'à présent, on

avait toujours entendu cette dernière expression dans le sens de fin du monde : c'était là du reste une réponse directe aux questions adressées par les Apôtres et dont une se rapportait à ce qu'ils appelaient la consommation des siècles : *consummatio seculi*. Mais le Père Gallois donne à ces paroles de Notre-Seigneur un tout autre sens : il ne faut pas entendre par là, selon lui, la fin du monde, mais la conversion générale de toutes les nations, leur consommation dans l'unité de la foi et du baptême.

Quoi qu'il en soit, arrivons à l'ensemble des arguments par lesquels il cherche à justifier son écart de la tradition. Ils sont tirés, dit-il, de l'Écriture et des difficultés scripturaires à peu près insolubles aux autres interprétations.

Le chapitre xx fait suite, selon lui, aux chapitres précédents et ne saurait avoir un caractère récapitulatif. Le premier verset où l'Ange est montré liant Satan et le précipitant dans l'abîme serait mis en opposition avec le deuxième du neuvième chapitre, où cet abîme est entr'ouvert ; ce qui implique l'aggravation du mal et la préparation du temps de l'Antechrist. L'abîme est ouvert, dit-il, l'enfer va être déchaîné dans le monde, pour y accomplir sans entraves son œuvre d'iniquité. Le règne de l'Antechrist marquera l'apogée de cette époque. Une fois admis ce mode d'interprétation, rien de plus spécieux que de conclure que, l'Antechrist devant être le dernier effort de l'enfer pour s'opposer à l'établissement universel et pacifique du règne de Jésus-Christ dans le monde, cet établissement se réalisera après la grande victoire remportée sur lui.

Il critique, à notre sens non sans raison, les commentateurs qui n'ont admis aucune relation entre les chapitres ix et xx ; nous verrons plus loin quelle est la vraie corrélation subsistant entre l'un et l'autre. Il se prévaut encore très habilement des divergences des commentateurs qui fixent l'enchaînement de Satan et le règne de mille ans tantôt à la conversion de Constantin, tantôt à la chute de l'Empire romain d'Occident ou à l'avènement de Charlemagne, ou encore à la prise de Constantinople par les Turcs.

Ces divergences ne prouvent qu'une chose : c'est la difficulté de s'attacher à un délai fixe invariable, lorsqu'on ne fait pas remonter l'enchaînement au berceau même de l'Église. Et cette difficulté nous paraît devoir être le mieux résolue par l'interprétation la plus naturelle et la plus orthodoxe du règne de mille ans. Ce règne, en effet, paraît devoir envelopper toute l'ère chrétienne, à

se référer au vaste cadre qu'embrasse la vision du chapitre xx (v. 4). — Peut-on l'ajourner jusqu'après l'Antechrist? Comment alors admettre que cette vision, comprenant tous les élus et où les victimes des persécutions romaines paraissent devoir donner la main à celles de l'Antechrist, ne remonte pas au commencement même de l'Église, ou plutôt au commencement du règne glorieux de Jésus-Christ, datant de l'Ascension? C'est ce règne devant s'étendre progressivement sur la terre, où ces Saints et martyrs sont invoqués comme des guides et patrons, qui, d'après le texte apocalyptique, serait l'occasion de la vision béatifique ou vie glorifiée dont ils jouissent avant même la résurrection de leurs corps. Il nous paraît moralement impossible de le faire commencer seulement après l'Antechrist, alors qu'il s'exerce et continue à s'exercer depuis près de deux mille ans.

L'auteur ne se préoccupe pas de cette difficulté; il ne cherche pas à la résoudre, il se contente de dire : Le triomphe de l'Église, consiste dans le règne des Saints. Eh quoi! ce triomphe ne commencerait qu'à partir du moment où il arrive à sa plénitude! — Peut-on d'ailleurs séparer dans le texte ces deux termes corrélatifs : *Vixerunt et regnaverunt*, dont l'un s'appliquerait à un temps passé et l'autre à un temps futur? Comment s'expliquer l'emploi du passé défini pour le règne comme pour la vie, s'il n'y avait pas corrélation entre les deux termes? Dans le système du Père Gallois, qui n'admet le commencement de ce règne des Saints et martyrs qu'après l'Antechrist, il fallait nécessairement mettre le futur : *Ces âmes ont vécu, et elles régneront avec le Christ mille ans*.

On comprend qu'au verset 6 le texte explicatif, complétant en quelque sorte la portée de la vision que vient d'avoir saint Jean, l'universalise par une application à tous les justes, puisqu'il s'agit ici des âmes, et de cette première résurrection dont elles jouissent après la mort. Ce même texte paraît n'avoir en vue, en parlant de la deuxième mort, que celle des âmes qui suit la mort des méchants, et qui ne saurait dès lors atteindre les justes. — Il se reporte par suite à la mort de ces derniers, en disant que comme prêtres de Dieu et du Christ ils régneront avec lui mille ans, c'est-à-dire dans l'intervalle qui sépare le premier avènement du deuxième, déduction faite du court temps qui suit le déchaînement final de Satan correspondant à la fin du monde actuel.

Ces explications nous paraissent donc bien plus conformes aux textes qu'il s'agit d'entendre dans leur sens à la fois naturel et

rationnel, que celles très succinctes fournies par le Père Gallois et qui ne font qu'effleurer les difficultés sans les résoudre.

Nous aurions compris que le savant religieux se fût attaché à démontrer par l'ensemble de ces textes que le déchaînement final devait être de très courte durée, comme devant être postérieur à l'Antechrist et au grand triomphe religieux qui suit la destruction de son vaste empire. Le verset 7 du chapitre xx ne s'appliquerait qu'à l'universelle attaque des nations au dernier jour voulant s'emparer des demeures des Saints et faire cesser partout le vrai culte du Dieu vivant. Le dernier effort de leur révolte, si bien marqué au verset 18 du chapitre xi, *Et iratae sunt gentes et advenit ira tua*, et qui semble très bien correspondre au verset 8 du chapitre xx. *Et circumierunt civitatem dilectam*, serait dirigé contre la cité sainte, autrement dit contre Jérusalem; et alors éclate la colère divine dans une suprême explosion qui amène la fin du monde, *Et ignis descendit de caelo et devoravit eos*.

De la sorte, et sans s'écarter de la tradition, il eût pu admettre qu'après l'Antechrist et durant le temps de triomphe très peu prolongé de l'Église, celle-ci eût transporté son siège à Jérusalem, alors que se serait complété le retour des Juifs et que Rome, abandonnée aux nations, fût devenue le centre de leur révolte après le déchaînement final de la puissance satanique, lequel n'aurait eu lieu qu'après l'expiration du temps de répit accordé à l'Église après l'Antechrist. Rien n'empêche, en effet, que Jérusalem soit devenue le centre de l'Église après l'entière conversion des Juifs et le rétablissement probable de ce grand royaume de Jérusalem qu'ils occuperont avec la plus grande partie du reste des chrétiens. Sous ce rapport, les splendides perspectives qu'il ouvre, alors qu'il suppose que le Pape pourrait en dernier lieu régner à Jérusalem, n'auraient rien d'invraisemblable; mais il y a loin de là à admettre une ère millénaire après l'Antechrist. Cette admission est formellement exclue par le texte apocalyptique qui implique *une prompte survenance du troisième grand malheur*, de ce qui est appelé la révolte des nations, lesquelles semblent ici être plus particulièrement opposées aux Juifs. Il est difficile de méconnaître le rôle d'Élie, qui est bien le précurseur du deuxième avènement. Après lui, en effet, après son sacrifice sanglant joint à celui d'Enoch et le rétablissement probable du royaume de Jérusalem, le plan divin touche au dernier terme de son accomplissement. La puissance infernale peut être entièrement déchaînée, susciter cette dernière grande révolte suivie de l'attaque des demeures des

Saints qui seront comme surnaturellement défendues par l'explosion de la colère divine détruisant le monde humain par le feu.

Voilà dans quelle juste mesure il nous paraît pouvoir être tenu compte des textes de l'Ancien Testament cités par le Père Gallois et qui s'expliquent mieux par cette supposition que Jérusalem serait, au dernier jour, devenue le centre de la catholicité. Il n'y a dès lors là aucune opposition entre ces textes et ceux du Nouveau Testament. Le principal, la promesse solennelle faite par Notre-Seigneur lui-même à Pierre : *C'est sur toi que je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle*, recevra son entier accomplissement par la victoire sur l'Antechrist remportée sous le pontificat de Pierre II le Romain, à s'en référer à la prophétie de saint Malachie sur les Papes.

C'est bien le suprême effort de l'enfer qui caractérise le temps de l'Antechrist. Le texte de la partie finale du chapitre xii de saint Jean peut également se concilier pleinement avec celui du chapitre xx, comme se référant aux dernières luttes subséquentes au grand triomphe de l'Église sur l'Antechrist.

Dans son laconisme le chapitre xii embrasserait ainsi toutes les destinées de l'Église, puisqu'il aboutit à la suprême attaque des armées de Gog et Magog, suivie de la fin du monde. A l'absorption de ce fleuve du mal qui déborde au temps de l'Antechrist, succéderait un temps de paix qui ne semble pas compris dans les trois temps et demi marqués au chapitre xii et correspondrait plutôt à ces expressions si énergiques du texte : *Et iratus est Draco in mulierem*, lesquelles semblent rappeler à dessein ce qui vient d'être dit de la grande colère du démon après la victoire de l'Église sur l'Antechrist (verset 12) : *Væ terræ et mari, quia descendit ad vós diabolus habens iram magnam*. Ce serait alors qu'aurait lieu le déchaînement final, ce qui explique le mieux la courte durée du grand triomphe après l'Antechrist; et le déchaînement correspondrait à la suite même du texte : *Et abiit prælium facere cum reliquis de semine ejus*, et surtout à ces expressions : *Et stetit supra arenam maris*, qui seraient en corrélation avec celles du chapitre xx (v. 7), où il est question du soulèvement final des nations comparées aux sables de la mer : *Quorum numerus est sicut arena maris*.

Inutile, après cette réfutation du millénarisme du genre le plus spécieux, tel que celui développé par le R. P. Gallois, de traiter longuement d'autres systèmes dont les auteurs, ne tenant pas suffisamment compte des textes, se laissent entraîner aux har-

diesses de leur imagination. — Il suffira d'énumérer les principaux, de les analyser brièvement, pour montrer que, s'appuyant surtout sur des textes isolés de l'Ancien Testament dont on fait prévaloir le sens purement littéral, ils ne trouvent aucune justification dans ceux du Nouveau. Rien, en effet, dans le texte, notamment de saint Jean, n'autorise ces suppositions, telles que celles qu'ont émises plusieurs commentateurs des derniers temps relativement à l'ère de mille ans. Admettre que durant cette ère les conditions de la vie seront foncièrement modifiées, le cours des saisons suspendu, par cela même que notre globe reprendrait la position droite, que par suite il y régnerait un printemps perpétuel, sans compter que l'homme pourra se transporter partout avec une rapidité semblable à celle de l'oiseau, c'est se laisser entraîner à des vues utopiques en un sens dangereuses¹ : car celles-ci, n'étant pas suffisamment appuyées sur le texte sacré, n'aboutissent qu'à compromettre la vérité de ce court règne universel bien que temporel de l'Église, lequel suivrait la destruction de l'Antechrist.

Il faut en dire autant du livre de M. de Félicité, qui va jusqu'à dire que la vie durant la nouvelle ère sera prolongée de plusieurs siècles et atteindra mille ans pour les justes qui ne mourront plus, mais seront ravis et élevés en corps et en âme à une existence éternellement heureuse. N'est-ce pas là dépasser la juste mesure gardée même par les prophètes de l'Ancien Testament, notamment par Isaïe, et ajouter au texte de saint Jean ?

Il est aussi téméraire, à notre sens, d'admettre comme condition du règne de Jésus-Christ durant cette ère la présence sensible de son corps visible et glorieux sur la terre, sous la sanctification universelle du Saint-Esprit, de telle sorte que Jérusalem, devenue centre et capitale du monde régénéré, serait la résidence privilégiée de ce divin Roi.

Cette visibilité du corps glorieux du Christ recevant ainsi dans son humanité les adorations de toute la terre aboutirait à faire admettre comme possible un double avènement ; ce qui nous paraît contraire à tous les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

M. l'abbé Moglia nous paraît absolument tomber dans la même

1. *Les Derniers Temps*, par l'abbé Rougeyron, curé-doyen de Mérat.

2. Ce livre, dédié aux douze tribus d'Israël, est intitulé *Régénération du monde*. Le vrai nom de l'auteur serait Verducryse.

erreur quand il traite du rappel des Juifs et de leur rétablissement en corps de nation¹. Interprétant ici d'une manière insolite certaines prophéties de l'Ancien Testament, il se laisse entraîner à admettre une première invasion de Gog qui amènerait l'intervention directe du Christ, dont la victoire coïnciderait avec la conversion des tribus de Juda et de Benjamin. Cette conversion, suivie du rappel des dix autres tribus accompagné de grands prodiges, coïnciderait avec le retour général des peuples à la foi et le règne de Jésus-Christ, qui réapparaîtrait au bout d'un certain temps pour venir au secours d'Israël resté seul fidèle et combattre de nouveau contre Gog. C'est à la suite de la victoire de ce dernier qu'il fait apparaître l'Antechrist, dont la défaite finale par le retour même du Christ, assisté d'Élie et Enoch, s'accomplit au milieu d'un cataclysme de feu et est suivi d'un renouvellement du ciel et de la terre. C'est le rétablissement d'un règne de mille ans au bout desquels les morts ressuscitent et le Christ apparaît avec ses Anges pour le jugement universel.

Admettre ces interventions multiples du Christ pour combattre en personne Gog et l'Antechrist, c'est, il nous semble, compromettre singulièrement les droits et prérogatives dont il a été investi par son Père et qui doivent lui assurer forcément la victoire finale.

Tous ces auteurs, et bien d'autres dont nous pourrions parler, se rattachent, on le voit, de près ou de loin, au côté chimérique du millénarisme, à celui s'éloignant le plus de la tradition religieuse ou qui tend à dégénérer en vues propres plus ou moins originales.

Le texte apocalyptique n'implique que deux grandes crises finales : l'une qui se produit sous l'Antechrist et se termine à la destruction de son empire universel ; l'autre qui, après une vaine tentative de relèvement de cet empire, aboutit à un dernier et suprême cataclysme.

La fin du monde ne suivrait donc pas immédiatement la défaite de l'Antechrist. Les interprètes s'accordent presque tous à réserver un certain intervalle de temps plus ou moins considérable avant l'horrible et finale catastrophe.

C'est ainsi que M. l'abbé Pradié, qui paraît se rattacher pleinement aux opinions de Cornélius à Lapide, semble d'abord faire entendre que la fin du monde doit presque instantanément suivre

1. *Essai sur le livre de Job et sur les prophéties relatives aux derniers temps*, par M. l'abbé Moglia, docteur en théologie de la Faculté du Collège Romain.

la défaite de l'Antechrist; et cependant, plus loin, il fait une réserve qui l'amène à dire presque aussitôt : Cependant, après la mort de l'Antechrist et de ses sectateurs, après les châtiments infligés aux impies, Dieu accordera au monde quelques jours de calme. Les chrétiens échappés à la persécution respireront enfin, les Juifs et tous les autres peuples troublés par tant de plaies pourront trouver grâce auprès du Seigneur. Mais il en sera alors comme au temps de Noé. Les hommes, livrés à leurs passions, semblables à l'enfant que la verge ne menace plus, retourneront à leurs plaisirs grossiers et sensuels jusqu'à l'heure inattendue où le Tout-Puissant embrasera l'univers pour préparer à Jésus-Christ son deuxième avènement. Il semble même ressortir de ces dernières paroles qu'après l'Antechrist et avant cet embrasement il s'écoulerait un temps relativement assez considérable pour que les hommes oublient la terrible leçon qu'ils viennent de recevoir. Par là il se rapproche de l'opinion qu'il cite dans une autre partie de son livre, à l'occasion de ce qui suivra la mort tragique de l'Antechrist, opinion d'après laquelle la sainte Église entrera alors dans une ère de prospérité et de triomphe universel dont la durée serait de plusieurs siècles.

Du reste, en rapportant une semblable manière de voir, partagée aussi par M. l'abbé Arminjon : *Fin du monde présent* (p. 60), par M. l'abbé Rougeyron : *Des derniers temps*, par Joseph Félicité dans sa brochure *La Régénération du monde*, il ne paraît nullement pour le fond l'improver. Il ne fait en effet de restriction ou réserve que relativement à la doctrine formulée par ce dernier auteur, qui, plaçant l'ère de régénération après le jugement dernier, la fait consister dans le rétablissement de l'homme en l'état de la justice originelle avec le règne terrestre de Jésus-Christ. Cette dernière opinion, on le sait, vient d'être aujourd'hui formellement condamnée à Rome. Le millénarisme seul serait encore toléré.

III. — La solution la plus orthodoxe s'éloigne à la fois et de ces opinions extrêmes et du millénarisme. Elle se tient dans un juste milieu qui ressort de la corrélation même des textes de saint Jean, une fois admis qu'on doit distinguer la grande attaque des armées de l'Antechrist de celle de Gog et Magog visée au chapitre xx. Cette dernière, se produisant avec le déchaînement final de Satan, serait postérieure à l'Antechrist. — Dès lors, il s'agit simplement de savoir s'il n'y a pas à établir une corrélation entre le texte (v. 7) du chapitre xx et les textes (v. 14 et 18) du chapitre xi. — Si le troisième grand malheur dont il est question doit s'entendre d'une

dernière révolte des nations qui suit un grand règne de l'Église après son triomphe décisif sur l'Antechrist, toute difficulté est levée. Il ne peut plus en effet s'agir de l'admission d'une ère millénaire après l'Antechrist, puisqu'elle est formellement exclue par cette précision que *le troisième grand malheur va survenir vite*. Et d'un autre côté, à se référer aux données combinées du chapitre xx, ce malheur n'éclatera qu'après la fin de l'ère millénaire et lors du du court et final déchaînement de Satan.

On se demande même comment en présence de textes si clairs, de si notables divergences d'opinion ont pu se produire; il faut en trouver, croyons-nous, la raison dominante dans un point de vue qui semblait sans doute autorisé par la plus ancienne et la plus constante tradition, mais qui ne tenait pas compte suffisamment des textes précités. Ce point de vue impliquait une sorte d'indivisibilité entre l'Antechrist et la fin du monde, et par suite aussi, reportait forcément au temps même de l'Antechrist le déchaînement final de Satan.

Ce n'est point s'écarter réellement de cette tradition que d'admettre que ce déchaînement, au sens vrai du mot, ne se produira ou ne sera permis par Dieu qu'après le grand triomphe de l'Église sur l'Antechrist : car elle garde complètement sur ce point le silence; elle laisse seulement entendre qu'une crise extrême coïncidera avec la conversion des Juifs, l'avènement d'Élie, le règne et les persécutions de l'Antechrist. Mais cette crise devant être courte et aboutissant à un grand triomphe de l'Église procuré par l'assistance extraordinaire qu'elle reçoit d'Élie et d'Énoch, on ne peut pas dire que les nations dans leur universalité aient été réellement séduites, cette séduction ayant été arrêtée, retardée par les prédications d'Élie et d'Énoch et par l'exercice des pouvoirs extraordinaires attachés à leur mission. S'il y a alors un suprême effort de la puissance satanique, il sera encore finalement comprimé. Cette puissance sera retenue dans ses chaînes, elle n'en sera délivrée que pour ce peu de temps qui d'après la volonté divine doit séparer l'universel règne temporel du Messie correspondant au terme des mille ans d'avec son règne éternel. Et c'est alors seulement que, comme le marque au chapitre xx le verset 7, l'universalité des nations sera séduite; mais c'est alors aussi qu'éclatera la grande colère divine amenant la fin du monde. Les nations semblent ici être opposées à ceux qu'on nomme les Saints et dans lesquels il semble naturel de ranger tous les vainqueurs de l'Antechrist et l'ensemble des Juifs convertis.

Certains textes de l'Ancien Testament qui semblent se référer à cette conversion finale des Juifs n'impliquent-ils pas en même temps une restauration de Jérusalem qui recouvrerait toutes ses splendeurs et deviendrait le centre béni des demeures des Saints : *Castra sanctorum et civitatem dilectam*, d'après la teneur même du texte sacré ? Dès lors ne peut-on pas supposer qu'après l'Antechrist et le pape Pierre II, qui assisterait l'Église dans ces extrêmes tribulations, celle-ci concentrerait ses forces à Jérusalem, surtout si elle est devenue le centre du saint royaume qui lui a procuré la victoire décisive sur l'homme du mal et ses armées ? Rome serait peut-être encore restée sous l'Antechrist le siège de la Papauté, comme le ferait entendre au chapitre xii le texte apocalyptique, croyons-nous, qui semble englober dans le vaste cadre de la lutte de Satan contre l'Église la période de ses extrêmes tribulations sous l'Antechrist : mais après lui, et durant l'intervalle du court et grand triomphe qui couronnera l'ère millénaire, Jérusalem serait devenue le glorieux siège de la Papauté. Rome, qui n'aurait pas été entièrement détruite, deviendra le centre de résistance des nations entraînées à la révolte contre l'Église.

Ce sont là sans doute des conjectures : mais il n'y a point témérité, croyons-nous, à les admettre, alors qu'elles s'appuient sur de sérieuses inductions tirées des textes eux-mêmes, notamment sur la partie finale du chapitre xii et les données concordantes fournies au chapitre xx. Ces conjectures, du reste, permettent de mieux se rendre compte des termes des versets 7 et 9 de ce dernier chapitre, où il est parlé de l'attaque finale dirigée contre les demeures des Saints : *Castra sanctorum*, et la cité bénie : *Civitatem dilectam*. Cette cité n'est-elle pas Jérusalem, qui au dernier jour et après la victoire remportée par les fidèles sur l'homme du mal sera devenue la cité de prédilection ? On peut à bon droit le supposer, alors surtout qu'on peut rapprocher ces textes de ceux du chapitre xxxvii d'Ézéchiel, manifestement relatifs à l'attaque de Gog et Magog. Cette attaque, c'est bien celle qui aura lieu au dernier jour du monde, comme le fait expressément entendre le texte sacré ; et elle est dirigée contre un peuple sauvé de l'épée et qui, rassemblé de toutes les nations, *congregatus de populis multis*, commençait à habiter paisiblement la partie centrale du monde, ce qui paraît pouvoir parfaitement s'entendre des Lieux saints et de Jérusalem.

Qu'on rapproche d'ailleurs le verset 3 de ce même chapitre des textes soit du chapitre xx (v. 8-9), soit du chapitre xvi de saint Jean

(7^e coupe de colère), et l'on rencontre entre ces divers textes les plus étranges, les plus merveilleuses analogies.

C'est bien le jour de la grande colère divine qui est marqué presque par les mêmes traits dans l'oracle de l'Ancien Testament et dans celui du Nouveau.

Qu'on se reporte au verset 18 d'Ezéchiel marquant l'arrivée de terrible Gog sur la terre d'Israël ; et la succession des terribles images de la grande colère de Dieu qui éclate alors est presque textuellement reproduite par la septième coupe de colère.

Il est question dans Ezéchiel du grand et horrible bouleversement dont la peinture est détaillée dans le verset suivant où l'on voit les montagnes arrachées, les murailles croulant et tous les hommes trembler devant la face du Seigneur. Saint Jean ne résume-t-il pas les mêmes images dans ce texte à la fois si laconique et si énergique d'un tremblement de terre tel que jamais il ne s'en était produit jusque-là ? Les expressions de ce verset d'Ezéchiel : *J'appellerai contre Gog l'épée sur toutes mes montagnes*, dit le Seigneur Dieu, *le glaive de chacun se tournera contre son frère*, n'ont-elles pas absolument le même sens que celles-ci de saint Jean : « La grande cité du mal est divisée en trois parties et les cités des nations tombent » ? N'est-il pas manifeste qu'il s'agit là de trois parties hostiles les unes aux autres qui se feront mutuellement la guerre ?

Et le dernier verset d'Ezéchiel où Dieu est montré exerçant ses terribles jugements par la peste, par le sang, par la chute d'une énorme grêle et de grosses pierres, par l'envoi du haut du ciel des pluies de feu et de soufre sur Gog et sur tous les peuples qui seront avec lui, est au fond pleinement reproduit dans le texte de saint Jean. Seulement là l'image est à la fois plus condensée et plus énergique.

Toute île a fui et les montagnes ont disparu... et une énorme grêle dont la grosseur est comparable à un talent descend de Dieu sur les hommes, et ceux-ci accablés sous le poids immense du fléau ont lancé contre Dieu le blasphème.

Nous croyons en avoir assez dit pour expliquer comment la septième coupe de colère, qui est pleinement en rapport avec le paragraphe précité du chapitre xxxvii d'Ezéchiel, et par suite aussi avec les versets 7-9 du chapitre xx de saint Jean, marque l'explosion de la grande colère céleste annoncée au chapitre xi comme devant suivre la grande et universelle révolte des nations, *Et iratae sunt gentes et advenit ira tua*.

Aussi croyons-nous impossible d'admettre la séparation faite par

le R. P. Gallois entre le troisième et dernier grand malheur et l'attaque de Gog et Magog au dernier jour : vouloir relier au second ce troisième malheur, qui n'en serait qu'une suite, qu'un complément, du deuxième puisqu'il s'agirait là, d'après lui, de la défaite du faux prophète et de la ruine de la nouvelle Babylone ou de Rome, c'est ne tenir aucun compte de l'ensemble des textes précités. D'ailleurs, la défaite du faux prophète est absolument inséparable de cette ruine de l'Antechrist; leurs destinées sont fatalement et irrévocablement unies, comme le fait entendre clairement la fin du chapitre xix; et quant à la destruction finale de Rome, elle ne saurait être considérée comme une dépendance, comme un accessoire du deuxième grand malheur, par cela même qu'elle se rattache à la septième coupe de colère. Elle est postérieure au temps de l'Antechrist et fait partie intégrante de ce troisième grand malheur, alors que, devenue probablement centre de la révolte générale des nations, elle tombe comme foudroyée sous les coups redoublés de la colère divine. Mais nous voudrions aller plus loin et recueillir ici les arguments de textes décisifs qui militent à l'encontre du millénarisme. Il y en a un surtout dont aucune subtilité ne peut infirmer la haute portée, puisqu'il se relie à l'exécution même de l'éternel plan divin qui laisse entrevoir au chapitre x de saint Jean ses dernières lignes.

Il s'agit là et de la suspension de la grande colère divine et de la proclamation de la fin des temps, ou plutôt de l'ouverture des derniers temps. Le serment solennel que prête l'Archange par le grand Dieu vivant dans les siècles des siècles, qu'il n'y aura plus de temps, mais qu'au son de la septième trompette le mystère de Dieu touchera à sa suprême consommation *tel qu'il l'a révélé par ses serviteurs les prophètes*, amène un rapprochement entre cette partie de l'Apocalypse et la prophétie de Daniel (ch. xii). Cette prophétie, soit à la fin du chapitre vii, soit à la fin du chapitre xii, se réfère à la plénitude du règne messianique; et ce qu'il faut ainsi entendre par la consommation du mystère de Dieu est mis à découvert au chapitre xi de saint Jean, où au son de la septième trompette les voix du ciel et de la terre proclament à l'envi que le royaume de ce monde est passé à Dieu et à son Christ, et qu'il régnera ensuite dans les siècles des siècles.

Merveilleuse coïncidence entre les deux Apocalypses, celles de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le dernier verset du chapitre vii de Daniel se termine par un grand et universel triomphe des Saints. Il en est de même de la fin du chapitre xii du même prophète où

l'on voit, après les grandes persécutions de l'Église sous l'Antechrist, les fruits bénis de la grande victoire remportée sur lui. Ces textes paraissent avoir un sens plus étendu et viser le caractère indéfini et éternel de ce même règne messianique qui ne s'exercerait dans sa plénitude qu'après l'Antechrist. Il est marqué expressément dans l'Apocalypse soit au chapitre xi, soit au chapitre xii, de telle sorte qu'il rentrerait ainsi dans l'ère millénaire, en formerait le complément final. Mais en même temps ce règne étant bien la consommation du plan divin, puisqu'il n'a lieu qu'après la conversion entière des derniers restes d'Israël, on touche évidemment à la fin des temps, comme le marque expressément la double affirmation assermentée par l'Archange Gabriel dans Daniel et dans saint Jean soit relativement à la fin des trois temps et demi qui remplissent l'intervalle entre la première conversion d'Israël et la dernière, soit relativement à la cessation absolue du temps, laquelle semble correspondre au retentissement de la septième trompette annonçant que les temps sont accomplis, que le plan divin reçoit son dernier terme d'accomplissement par ce règne universel du Christ si étroitement rapproché de son règne éternel que celui-ci est censé n'en être que la continuation. C'est alors seulement, a-t-il dit, que Satan recouvre sa pleine et entière liberté, ce qui amène une nouvelle révolution des nations et l'explosion de la grande colère divine.

Rien donc de plus contraire aux textes et à la tradition que les vues du millénarisme même mitigé : car les dernières conséquences de ce millénarisme qui reporte immédiatement après l'Antechrist le règne du Christ et de ses Saints tendent à obscurcir singulièrement l'idée de ce règne, lequel n'est plus ainsi directement rattaché aux gloires de l'Église Romaine, à sa victoire décisive sur les hérésies et les schismes. Un semblable système qui fait abstraction de tout le brillant et prochain avenir annoncé par d'anciennes prophéties peut-être trop négligées de nos jours, n'admet pour l'Église de véritable triomphe que celui subséquent à la conversion des Juifs ; et au lieu de voir là l'un des signes caractéristiques de la fin du monde, il n'y voit plutôt que le renouvellement du monde.

C'est là un point de vue vraiment décisif sur lequel on ne saurait trop insister : n'admettre de grand triomphe pour l'Église que par la conversion des Juifs et après l'Antechrist, c'est méconnaître les promesses faites à l'Église Romaine, à cette Église bâtie sur Pierre ; c'est se rapprocher singulièrement des vues millénaires du protestantisme, qui n'admet de véritable Église visible que celle

ayant finalement son centre à Jérusalem après la conversion des Juifs¹. Car alors on pourrait dire que l'Église jusque-là n'est qu'en voie de préparation : la grande œuvre de Jésus-Christ bâtissant son Église sur Pierre, sur ce roc que ne pourront ébranler toutes les puissances de l'enfer, n'aurait pas pleinement abouti. L'Église Romaine ne serait plus cette citadelle devant résister jusqu'à la fin des temps aux assauts multipliés de ces puissances, et devant aussi assurer le règne universel de Jésus-Christ. Ce règne ne commencerait qu'avec l'Église de Jérusalem, où les Papes transporteraient leur siège après la destruction complète de Rome. Cette destruction ne serait plus le signe irréfutable de la fin du monde comme l'implique la tradition la plus ancienne remontant aux premiers Pères de l'Église, notamment à ceux du quatrième siècle. Elle ne marquerait qu'une transition au grand et long triomphe de l'Église répandant de Jérusalem ses lumières sur toutes les nations et les réunissant en un vaste corps où régneraient la justice et la paix pour de longs siècles. Dans notre manière de voir, elle ne doit marquer qu'une transition à l'entrée de l'Église dans son éternel triomphe et à l'avènement glorieux.

1. La science théologique protestante s'attache au livre prophétique de saint Jean, comme devant lui fournir les meilleures armes. Il est du reste incontestable qu'elle excelle parfois à en montrer les hauteurs et appelle sur lui l'attention, bien plus que ne le fait la science catholique.

Le docteur Auberlen, qui a le plus approfondi ce qu'il appelle les deux Apocalypses, celle de Daniel et celle de saint Jean, fait entendre ici une parole des plus autorisées. (*Le prophète Daniel et la Révélation de Jean*, etc., Bâle, 1874.)

On peut citer comme des plus concluants ce passage où le savant allemand se rend l'organe d'un piétisme des plus rigoureux dont le principal représentant, Spener, faisait du millénarisme, du futur règne de Jésus-Christ, une nécessité morale : « Ne pas croire que Notre-Seigneur prendra en main lui-même sa cause et saura à un moment donné assurer son règne sur la terre, c'est se mettre dans la nécessité d'atteindre ce but si élevé par sa propre activité, c'est oublier ce que dit le prophète à propos de la petite pierre qui détruit instantanément et sans la main de l'homme tout l'échafaudage des empires humains. »

Il se pose comme le défenseur résolu d'un futur millénium dont il fait le dernier aboutissant de la Révélation de saint Jean. Mais, chose souverainement regrettable et qui vicie toute son argumentation, il veut compléter les textes du chapitre xii où l'histoire de l'Église serait censée s'arrêter à son triomphe sous Constantin le Grand, par ceux du chapitre xvii, où apparaît l'image d'une prostituée qu'il ne craint pas d'appliquer à l'Église Romaine. Il donne ainsi la main aux suppositions plus absurdes et plus blasphématoires les unes que les autres qui ne visent, comme du temps de Bossuet, qu'à appliquer au Pape et à l'Église Romaine ce qui est dit dans l'oracle sacré de Rome idolâtre et de la future Rome détachée finalement de l'Église et de la Papauté.

En somme, ne cessons de le répéter pour résumer les grands enseignements de l'Apocalypse, complément de tous les anciens oracles, Rome doit, d'après le plan divin, rester jusqu'à la fin des temps le centre de la catholicité, le siège glorieux de la Papauté : Rome papale doit se soumettre toutes les nations, et son règne, qui correspond à celui même de l'Église, se continuera même après la conversion des Juifs et alors qu'elle ne fera qu'un avec Jérusalem, du moins pendant la période qui précédera l'avènement de l'Antechrist. Jérusalem deviendra-t-elle ensuite le siège d'une nouvelle Papauté ? Il y a là des incertitudes, des ténèbres qui recouvrent le cataclysme final, les diverses phases de l'effusion de la septième coupe de colère. Dans tous les cas, ce qui paraît certain, c'est qu'il y a une dernière et entière destruction de Rome, laquelle précède l'agonie du genre humain :

Cette destruction est-elle suivie immédiatement de la grande attaque contre Jérusalem marquée au verset 9 du chapitre xx de saint Jean. Il est permis de le croire ; et cette fois, c'est bien la grande explosion de la colère divine qui éclate alors, couvrant de ruines le monde humain. Ainsi s'expliqueraient le mieux les grandes prédictions de Notre-Seigneur dans l'Évangile, rattachant le cataclysme final à la destruction, aux dernières profanations de la cité de prédilection, doublement sainte et par le sang du divin Martyr et par celui de ses envoyés Élie et Énoch.

Il y a ici un rapprochement à faire entre la première destruction de Jérusalem, avec laquelle prend fin le monde juif, et l'autre future et finale destruction qui marquerait la fin du monde humain. Nous pouvons ici nous appuyer sur l'autorité de l'éminent Père Didon, qui opère un semblable rapprochement dans les considérations finales par lesquelles il termine sa Vie de Jésus-Christ.

Arrêtons-nous un instant sur ces considérations des plus importantes et qui mettent mieux en relief la trame du plan divin et les dernières fins de son accomplissement.

(A suivre.)

RÉFUTATION DU MILLÉNARISME

(Suite¹)

IV

Citons d'abord un passage des plus remarquables de la *Vie de Jésus* au sujet de l'Apocalypse elle-même envisagée dans son ensemble : « Le croyant de tous les âges peut y trouver la lumière pratique nécessaire à sa vie. La loi de l'histoire pour l'humanité entière, pour la terre qu'elle habite, y est formulée en termes immortels. » Quelle profondeur de vues ! tous les hauts enseignements de la vraie philosophie chrétienne de l'histoire seraient donc, d'après le Père Didon, concentrés dans cette suprême révélation, et comme il la résume éloquemment dans ces simples mots : « Tout procède par crises. Le triomphe momentané du mal provoque la justice de Dieu qui intervient par des destructions nécessaires. Et toute destruction vengeresse est suivie d'une manifestation nouvelle du bien, d'un triomphe plus grand du Christ et de son esprit. »

Ne dirait-on pas que l'illustre Dominicain a entrevu ici la corrélation nécessaire entre la série des trompettes qui marquent successivement le mal fait à l'Église et celles des coupes de colère, depuis la déchéance morale dont est frappée la civilisation païenne jusqu'à son anéantissement matériel sous les coups redoublés des Barbares, depuis la destruction des derniers restes de l'empire schismatique en Orient jusqu'à celles devant atteindre les nations prévaricatrices, soit d'Occident, soit même aussi finalement de l'Orient ?

Cette haute intelligence éclairée par la foi sait donc entrevoir la grande loi du gouvernement providentiel ressortant de l'oracle sacré'

1. Première partie. (Liv. du 1^{er} avril, p. 13-42.)

et dont le passé fournit déjà une vérification continue. On peut dire en effet qu'à chacune des grandes destructions vengeresses a correspondu une manifestation nouvelle du bien, un triomphe plus grand du Christ et de son esprit. Mais c'est à l'avenir, à s'en référer aux prophéties particulières, lesquelles feraient bien ici écho à celle de saint Jean, qu'il faudrait surtout se reporter pour mieux comprendre l'inévitable accomplissement de la grande loi providentielle en question.

La victoire finale de l'Église Romaine sur la Révolution et la franc-maçonnerie, ainsi que nous allons le voir, mettra à cette loi comme un premier sceau, alors qu'impliquant la fondation d'un vaste et nouveau Saint-Empire romain, elle sera comme la clôture de la première partie de sa vie militante, de celle aboutissant à la fermeture de l'abîme infernal.

Nous avons déjà fait entendre, à propos des explications fournies sur le chapitre XII de saint Jean, qu'eu égard à une nouvelle unité de mesure adoptée pour les trois temps et demi relatés dans la partie finale, les grandes épreuves de l'Église, avant celles sous l'Antechrist, doivent peut-être donner lieu à un triomphe encore plus grand que celui par lequel se terminera notre ère; ce triomphe aboutissant à la conversion des Juifs fournirait ainsi une vérification croissante de la même loi providentielle.

Le génie chrétien donne de la sorte la main et vient en aide au laborieux interprète qui, en étudiant aussi consciencieusement que possible les textes sacrés, peut en dégager les grandes lignes du plan divin.

Ce plan est en un certain sens concentré, divinement résumé dans les suprêmes révélations de Notre-Seigneur qui sont aussi merveilleusement condensées dans ces paroles de l'éminent Dominicain : « Deux actes solennels de la justice vengeresse de Dieu : l'un qui détruit le judaïsme comme peuple, l'autre qui détruit la terre. Le premier frappe les Juifs : c'est le châtiment provoqué par la mort du Messie et par le rejet de sa parole; le second frappe le monde entier : c'est le châtiment amené par l'infidélité des nations et par le rejet de l'action du Messie continuée dans son Église. Il y a deux parousies (manifestations) solennelles du Messie : la première dans le monde païen, après sa mort ignominieuse, au milieu des peuples et des temps; la seconde, à la consommation des siècles. Et pareillement, il y a deux royaumes messianiques, ou plutôt deux états de ce royaume, correspondant aux deux avènements de Jésus : l'un, l'Église terrestre se développant à travers les épreuves, les

luttés, les persécutions, semblable à Jésus même dans sa vie humble, souffrante et voilée; l'autre, l'Église céleste apparaissant victorieuse de toute lutte, de toute mort, semblable à Jésus dans sa vie transfigurée. »

Il explique de la même manière le rapprochement mystérieux que fait Jésus entre les deux grandes destructions de Jérusalem, de telle sorte que l'une se rattache à l'autre indissolublement.

« La ruine de Jérusalem et du temple laisse entrevoir, dit-il, la ruine du monde à la consommation du temps. L'une est la fin d'un monde et d'un peuple; l'autre, la fin du monde et des peuples. Le premier triomphe de Jésus après la destruction de Jérusalem et du temple, au milieu de l'autorité conjurée mais impuissante à entraver son action, reste inséparable du triomphe définitif de Celui qui viendra sur les nébuleuses du ciel, dans la majesté de sa gloire, régir l'univers transfiguré. »

L'Église, ce royaume temporel du Christ, qui, pour reproduire les expressions du savant religieux, *restant invincible dans la vérité, la charité et la paix de Dieu*, doit successivement triompher de tous ses ennemis et finalement du plus fort de tous, le dernier Antechrist, ne fera plus qu'un par l'avènement glorieux avec le royaume éternel. Car c'est alors, dit-il, que commence le vrai règne qui ne finit plus avec ce peuple d'élus rassemblés de tous les points du temps et de l'espace et vivant de la pleine vie de Dieu.

Toutes les suppositions qui ont pu être faites sur un règne intermédiaire du Christ avec les élus, lequel suivrait le jugement dernier, sont implicitement rejetées par l'éminent théologien. Se rendant ici l'interprète de la tradition, il attribue à un cataclysme violent la fin de ce monde terrestre et changeant. Le soleil retirant progressivement sa lumière, de telle sorte que les ténèbres enveloppent tout, en même temps que se produit un ébranlement général dû au trouble des forces cosmiques, voilà pour lui le signal de la crise suprême; et celle-ci qui aboutit à une transformation doit immédiatement précéder la venue du Fils de l'homme dans la plénitude de sa puissance et de sa gloire.

Rien de plus beau que cette page où, montrant dans le Christ le principe et l'exécuteur de cette palingénésie, il se demande quelle sera cette demeure préparée par lui à ses élus, cette cité dont toutes les parties seront ramenées à l'unité, quelles formes nouvelles revêtira notre vie ressuscitée maîtresse de l'espace et du temps, de la corruption et de la mort: et il n'a qu'une réponse à toutes ces questions: c'est que l'imagination et le cœur de l'homme sont ici

impuissants à pressentir une semblable transformation. « Leur hardiesse, dit-il, est incapable de pénétrer les secrets de l'amour infini. Notre sagesse n'est que folie; ce que nous appelons les audaces du génie n'est que timidité devant les desseins éternels. »

Cette longue citation du Père Didon est propre à faire mieux comprendre en quel sens notre mode d'interprétation se rapproche des vues perspicaces d'un génie assez puissant pour embrasser jusqu'aux dernières lignes.

La Jérusalem nouvelle, celle qui se laisse entrevoir à la fin de la sixième épître et qui est décrite au chapitre XXI de saint Jean, apparaît comme une autre véritable humanité composée de tous les élus et qui se reconstitue sous la direction de son nouveau et divin Chef, ainsi qu'en témoigne le verset 3 de ce chapitre : *Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il habitera avec eux; et ils seront son peuple, et Dieu lui-même au milieu d'eux sera leur Dieu.*

Les élus paraissent donc devoir former entre eux une société régie par les lois de l'éternelle justice, selon la parole de saint Pierre : *Novos cælos et novam terram exspectamus in quibus justitia habitat.* (2 Ep. Petr., III.)

Mais ce n'est pas ici le lieu d'insister sur la vraie solution du problème eschatologique, autrement dit de celui se rattachant aux fins dernières de l'homme et de l'humanité¹. Notre principal but était de combattre le millénarisme. Il faut pour cela avant tout montrer que la prolongation des triomphes de l'Église avant l'Antéchrist est fondée sur ce principe qu'ils doivent être proportionnés aux épreuves par lesquelles elle doit passer : ce qui donne satisfaction jusqu'à un certain point aux exigences de la raison chrétienne. Et sous ce rapport nous avons pu invoquer la haute autorité du Père Didon, qui admet et met si puissamment en relief ce principe élevé à la hauteur d'une loi permanente et providentielle.

1. On peut supposer, en se référant aux prédictions de Notre-Seigneur dans l'Évangile, qu'au temps de l'Antéchrist Jérusalem serait de nouveau le théâtre de l'abomination de la désolation, comme le fait entendre la prophétie de Daniel (chap. XII). N'y a-t-il pas un lien d'union mystérieux entre la première Jérusalem tombée au pouvoir des Romains et la seconde tombée au pouvoir de l'Antéchrist, de telle sorte que les deux événements, dont le dernier touche à la fin du monde, aient pu être divinement rapprochés l'un de l'autre et presque confondus dans la même annonce? L'Apocalypse marque d'ailleurs un rapprochement analogue entre la Rome païenne des premiers temps et la Rome antichrétienne des derniers jours, les deux se donnant ainsi la main, de manière à ne faire qu'un aux yeux de Dieu, confondues et détruites sous le seul et même nom de grande cité du mal, de grande Babylone.

V

La réfutation du millénarisme implique, nous l'avons déjà fait entendre, la nécessité de répondre aux aspirations et exigences de la raison chrétienne par l'admission d'un triomphe de l'Église suffisamment prolongé avant le temps de l'Antechrist. Reliée ainsi directement à ce que nous croyons être le vrai plan de la révélation de saint Jean, elle ne peut que gagner en solidité, dans la mesure même où il serait justifié par les inductions tirées des principaux textes et de leurs fécondes corrélations.

Ce plan présuppose, a-t-il été dit, une division en deux portions distinctes qui correspondraient à deux grandes périodes de la vie militante et enseignante de l'Église. L'une d'elle aboutit à l'extinction des schismes et hérésies par laquelle se terminerait notre ère ; l'autre, à la victoire décisive sur l'Antechrist. C'est sur la base d'une semblable division que pourraient être utilement rapprochées et mises en rapport les quatre séries septénaires, à commencer par les épîtres qui, à raison de leur sens historique successif, feraient partie intégrante de la prophétie. C'est la détermination exacte de ce sens qu'il faut le plus s'attacher à obtenir, comme devant fournir la vraie lumière pour l'agencement des termes respectifs des autres séries.

Cet agencement reste subordonné à la division bi-partite du plan apocalyptique, fondée, on le sait, sur l'économie même des textes de l'oracle sacré et sur la division matérielle de quelques-uns de ses chapitres.

Le déroulement de ce plan ne justifie nullement, à notre sens, le pessimisme de certains esprits étroits qui, se laissant trop dominer par les événements du présent, rétrécissent le cadre de la prophétie de saint Jean, au point de laisser croire à l'avènement très prochain de l'Antechrist. L'élargissement suffisant de ce cadre permet de repousser de semblables vues qui s'appuient principalement sur l'application au protestantisme du symbolisme de la cinquième trompette.

Cette application nous paraît pécher par la base, vu la difficulté ou plutôt l'impossibilité morale de rapporter à un moine révolté contre l'autorité de l'Église, tel que Luther, la grande image par laquelle débute ce symbolisme. Cette image *d'un astre tombé du ciel de l'Église et auquel il est donné d'entr'ouvrir le puits de l'abîme,*

semble viser avant tout un grand schisme analogue à celui d'Orient exprimé en partie par la même image (troisième trompette), mais dont les suites inhérentes à cette ouverture seraient bien plus graves, causeraient un mal social plus profond, plus universel. Aussi vains ont été les efforts des principaux commentateurs de ces derniers temps pour justifier la possibilité d'appliquer l'ensemble des visions de la cinquième trompette à l'hérésie protestante et à ses terribles conséquences impliquées toutes par le principe du libre examen et dont le suprême aboutissant devait être, avec la multiplicité indéfinie des sectes, l'éclosion des sociétés secrètes, de la franc-maçonnerie et finalement la Révolution. Ils ont bien essayé de rendre plausible par leur mode d'interprétation l'application d'une partie des images du texte sacré à ces sociétés qui se fondent ou se résolvent aujourd'hui dans une démagogie socialiste des plus impies ; mais ils n'ont pu rendre par là suffisamment compte de l'ensemble des traits si énergiques du tableau auquel correspondrait une période autrement tourmentée que la nôtre, sans compter qu'ils sont ainsi hors d'état de fournir des explications valables pour le symbolisme si complexe de la quatrième trompette. Ce symbolisme paraît comporter un cadre autrement large que celui par eux généralement admis et qui se réduit aux troubles religieux occasionnés par le grand schisme d'Occident ou à la recrudescence du mahométisme. Il se prête merveilleusement par l'ensemble de ses éléments à une extension de nature à englober les diverses phases de l'ère moderne commençant avec le protestantisme et qui doit finir par le triomphe sur la Révolution. Et en ce sens, il cadre aussi admirablement avec les données fournies par la quatrième coupe de colère qui ne paraît pas encore certes être épuisée, à se référer à de nombreuses prophéties annonçant d'un commun accord la chute de la grande Babylone de notre temps.

C'est ici que se laisse assez clairement entrevoir le vrai plan apocalyptique, qui ne serait autre que le reflet même du plan divin, à la réalisation duquel les grands événements religieux de notre siècle paraissent servir de préparation si efficace.

Pour mieux justifier les arguments tirés de la quatrième épître à l'appui de la thèse tendant à l'admission d'un triomphe prolongé de l'unité catholique, par lequel se terminerait notre ère, examinons de plus près l'économie de cette épître qui se divise en deux parties.

Le commencement de notre ère paraît merveilleusement marqué dans la première partie, qui aboutit à l'annonce du grand châti-

ment divin réservé à ce premier grand détachement de l'unité, lequel fut préparé par tant d'opiniâtres hérésies. Peut-on sérieusement douter que la prise de Constantinople, l'assujettissement des Grecs schismatiques au joug de Mahomet, n'ait fourni, historiquement parlant, la vérification éclatante d'une semblable annonce? Dès lors, c'est bien le Moyen-Age qui prend fin avec cette première partie de l'épître. Mais la deuxième partie ne marque-t-elle pas une phase ultérieure et peut-on raisonnablement supposer qu'elle ferait double emploi avec la première? Ce double emploi est d'ailleurs formellement exclu par les mots ci-après de son texte : *non mittam super vos aliud pondus*. Ces mots, reportant après la consommation du schisme qui vient d'être précédemment visé, se réfèrent évidemment à une époque postérieure à ce schisme, et toute la suite vient confirmer une semblable vue. La grande portée du langage que fait entendre ici Notre-Seigneur en paraissant viser plus particulièrement l'unité de l'Église Romaine qui doit fortement s'attacher à conserver intacte dans la personne de son chef sa primauté, *tamen tenete quod habetis donec veniam*, n'exclurait nullement l'application spéciale qui pouvant en être faite se renfermerait dans les limites de ce que nous appelons l'ère moderne.

Et d'ailleurs, comme argument accessoire, ne peut-on pas faire valoir qu'à la fin de la quatrième épître¹ répondent ou font en un sens écho d'anciennes prophéties qui sont pour le fond merveilleusement d'accord, en tant qu'elles annoncent après une ou plusieurs crises un grand triomphe de l'Église par la reconstitution sur d'autres et plus larges bases d'un nouveau Saint-Empire Romain, embrassant cette fois l'Occident et l'Orient.

Qu'à tous ces arguments tirés du texte sacré ou des prophéties particulières qui militent en faveur d'un prochain grand règne, on ajoute les grandes préparations providentielles auxquelles on assiste durant ce siècle. Qu'on compte tous ces nombreux retours inespérés à la vraie foi de grandes et belles intelligences, la multiplication des signes miraculeux, à partir surtout du moment où la

1. La formule finale de la quatrième épître ne présente guère un sens douteux alors qu'on la rapproche de ce qui précède immédiatement, *du pouvoir donné sur les nations : dabo illi potestatem super gentes*. Au besoin, Notre-Seigneur lui-même en fournirait l'explication à la fin de la sainte prophétie, quand il dit : *Ego sum genus David, stella splendida et matulina*, chap. xxii. Il s'agit bien ici du règne terrestre promis au Fils de David, du règne messianique tant célébré dans les Psaumes.

Révolution contenue par la Sainte-Alliance a relevé la tête et reprend hardiment son cours; et l'aurore d'une ère nouvelle se laisse nécessairement entrevoir.

Non, il n'est pas possible aujourd'hui à un esprit sérieux de fermer les yeux à la lumière surnaturelle venant refouler toutes les ténèbres de l'incrédulité. Les *Magnalia Dei* qui se sont accomplis par l'incarnation du Verbe, et dont une humble Vierge fut l'instrument à jamais béni, se sont multipliés durant ce siècle à ce point qu'on pourrait l'appeler le siècle du miracle avec autant de raison qu'on l'a appelé le siècle de la science.

Qu'on remonte à la première apparition de la sainte Vierge en 1830, en commémoration de laquelle fut frappée une médaille amenant bien des guérisons, soit corporelles, soit spirituelles, et dont le port coïncide notamment avec la conversion si extraordinaire du juif Ratisbonne; qu'on suive la filière de ces manifestations de la grâce divine, s'enchaînant depuis l'apparition à la Salette où est donnée avec de si solennels avertissements une grande promesse, jusqu'à celles si nombreuses de Lourdes précédées de la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception; qu'on se rappelle comment cette promulgation se trouve moralement liée à celle de l'infailibilité pontificale; qu'on essaie enfin d'énumérer les miracles innombrables qui s'accomplissent depuis près de quarante ans par l'entremise de la glorieuse Vierge et qui sont comme la consécration permanente d'en haut de ce double dogme; et l'on sera amené à reconnaître que jamais aucun siècle précédent n'a été témoin de semblables merveilles; que, dès lors, on peut s'attendre à des événements extraordinaires qui en seront comme le couronnement.

Ces événements, ce sont ceux annoncés par les prophéties relatives au prochain grand triomphe de l'Église, impliquant à la fois et l'extinction du schisme grec et la chute complète du protestantisme en même temps que la conversion de nombreux infidèles et le refoulement de l'islamisme.

C'est là une raison capitale qui ne permet guère d'ajourner ce triomphe de l'Église, de supposer, par exemple, qu'il ne serait obtenu qu'après les longues épreuves dont le tableau se déroule dans le symbolisme si complexe de la cinquième trompette. Le nouveau triomphe auquel aboutiront ces épreuves est d'un autre ordre, et s'il y a quelque prophétie qui s'y rapporte, rien n'est plus difficile que de faire un semblable discernement.

D'ailleurs, en dehors même des prophéties de toute nature qui

excluent un pareil ajournement, on peut invoquer une autorité encore plus haute, celle du Vicaire même de Jésus-Christ.

Qu'on se réfère notamment à ces paroles de Pie IX, ce grand Pape qui, très probablement, sera un jour canonisé : « Nous attendons, disait cet incomparable Pontife proclamant l'Immaculée Conception, avec la plus ferme espérance et la confiance la plus entière que, par la puissance de la bienheureuse Vierge Marie, l'Église, notre sainte Mère, délivrée de toutes les difficultés et victorieuse de toutes les erreurs, fleurira dans l'univers entier. Elle ramènera à la voie de la vérité toutes les âmes qui s'égarèrent, de sorte qu'il n'y aura plus qu'un seul troupeau sous la conduite de l'unique pasteur. »

Cette attente du saint Pontife, les prophéties en montrent la prompte réalisation, et son glorieux successeur ne fait que hâter ce moment par ses grandes initiatives pour assurer l'union religieuse de l'Occident et de l'Orient et par ses nobles efforts pour ramener à l'union catholique les Églises séparées.

Le succès ne paraît pas douteux : les assises du Saint-Empire Romain d'Occident et d'Orient sont comme déjà posées, et une nouvelle ère se laisse entrevoir à l'horizon.

C'est durant cette ère que, grâce à la consolidation de l'unité catholique, paraissent devoir se fonder dans toutes les régions du globe de grandes et puissantes chrétientés. La terre sera alors, pour reproduire le langage des anciens prophètes, comme remplie de la connaissance du vrai Dieu.

C'est cet état florissant de la religion répandant des bienfaits sur le monde entier qui semblerait pouvoir se prolonger indéfiniment ; mais d'après les prophéties les plus connues auxquelles répond si complètement le texte sacré, cette grande paix finira par être troublée ; et alors l'Église, qui aura eu le temps de porter la foi et de s'établir jusque dans les régions les plus reculées, entrera dans la période de ses plus graves tribulations avec l'écllosion du plus déplorable des schismes dû à une grande apostasie.

Y aura-t-il à la suite de ce schisme dissolution du Saint-Empire Romain, d'abord en Occident, puis en Orient, et cette dissolution donnera-t-elle lieu à une crise sociale et religieuse ayant un caractère universel ? On ne peut sur ces divers points se livrer qu'à des conjectures se rattachant plus ou moins directement à l'interprétation des textes de la cinquième trompette. Mais, dans tous les cas, c'est sur la formule par laquelle celle-ci se termine que peut se fonder l'admission d'un nouveau triomphe de l'Église ayant

peut-être cette fois l'Orient pour principal théâtre et qui serait l'avant-coureur de celui plus complet se réalisant par la conversion des Juifs.

On comprend dès lors que pour apprécier le plus ou moins de fondement des conjectures en question autorisées d'ailleurs aussi par quelques prophéties, il conviendrait de se livrer à un examen approfondi des textes de la cinquième trompette, et de les rapprocher de ceux de la cinquième coupe de colère. Mais ce serait sortir des limites de notre sujet.

Il suffit, pour enlever aux partisans du millénarisme leurs meilleures armes, celles tirées de la nécessité d'accomplissement du plan divin, tel que le conçoit la raison chrétienne, d'avoir pu montrer ici que la réalisation de ce plan ne saurait être ajournée et peut par suite devancer la conversion des Juifs.

Ce plan, qui à notre sens se laisse assez clairement entrevoir dans le chapitre xii de saint Jean, où seraient merveilleusement résumées les destinées de l'Eglise, fait de Rome, restant à perpétuité le siège de Pierre, le centre du rayonnement continu du divin soleil pour tout l'univers. Le maintien de la primauté de ce siège, condition et garantie de l'unité religieuse, voilà l'œuvre providentielle par excellence qui s'accomplit à travers les âges en dépit de tous les obstacles suscités par l'éternel ennemi.

Le rapprochement entre la partie finale de la quatrième épître, d'une part, et celle du chapitre xii, de l'autre, permet avec les données fournies par le commencement du chapitre xx, relatif à l'enchaînement et au refoulement progressif de la puissance satanique, de se rendre mieux compte des triomphes successifs de l'Eglise Romaine. Depuis ceux remportés sur le paganisme et la barbarie, ou qui vont suivre, à la fin de notre ère, l'extinction des schismes et hérésies, ainsi que la destruction de toutes ces sectes infernales dont la franc-maçonnerie et un socialisme impie sont aujourd'hui comme l'impur confluent, jusqu'à ceux devant avoir plus tard, très probablement, l'Orient pour principal théâtre, ces triomphes paraissent être englobés dans la durée mystérieuse des trois temps et demi marqués au chapitre xii. Cette durée, qui correspondrait à l'ère millénaire du chapitre xx, et par cela même aussi au règne de mille ans de Jésus-Christ et de ses Saints, aboutirait à la conversion des Juifs complétée au temps de l'Antechrist. Cette ère millénaire à laquelle doit succéder un court temps du déchaînement de Satan ne prendrait fin qu'avec la période de paix et du plus fécond apostolat assurant cette totale conversion.

Mais cette ère n'est-elle pas en quelque sorte partagée en deux par le grand et prochain triomphe annoncé par tant de prophéties et qui peut être considéré comme une suite nécessaire, rationnellement parlant, de l'extinction des schismes et hérésies ainsi que du refoulement de l'islamisme ?

Ce triomphe, ce serait bien celui de l'Eglise Romaine, celui qui, marquant l'inauguration du grand règne messianique, tel qu'il est dépeint ou célébré dans les Psaumes et prophéties de l'Ancien Testament, peut répondre ou satisfaire à toutes les aspirations de la raison chrétienne. Il est ainsi comme le couronnement de la première partie de la vie militante de cette Eglise, l'unique véritable, à laquelle est dû, avec la victoire sur le paganisme et la barbarie, tout le travail de civilisation qui, renouvelant le monde moral et social, se poursuit durant le Moyen-Age et l'ère moderne.

On peut appliquer à ce couronnement, jusqu'à un certain point, ce que certains éloquents interprètes, partisans d'un nouveau millénarisme, font entendre au sujet du prochain avènement d'un véritable âge d'or pour l'humanité, alors surtout que les splendeurs de la grande et nouvelle ère, par eux saluée d'avance, impliquent la sainte domination de Rome dans tout l'univers¹.

1. Il est fait, ici, principalement allusion à un prêtre de l'Ordre des Lazaristes, le R. P. Cereza, auteur d'un ouvrage en deux volumes, publié à Gênes en 1869 et 1871, sous ce titre : *L'Apocalisse o Revelazione dei destini e del corso storico del genere humano*.

L'auteur peut être considéré comme l'un des principaux chefs de l'école moderne italienne se rattachant à Bossuet.

Il semble dans son œuvre s'être avant tout inspiré de celle de M^{sr} Aresi, publiée à Rome après sa mort, en 1646, et intitulée : *De urbis Romæ et religionis perennitate*.

Ce prélat romain, qui avait dédié son livre à Innocent X, s'était attaché à montrer le lien indissoluble par lequel la chaîne apostolique tient *jure divino*, à Rome, que Dieu a préparée à être le centre de la vie de l'univers, en même temps qu'il l'a érigée en mère et éducatrice du genre humain, comme devant étendre aux nations le bienfait de ses lois.

L'ensemble de ces idées a passé dans l'auteur moderne italien, dont le commentaire se rattache avant tout au passé glorieux et au présent, plus glorieux encore, de la grande cité romaine, où s'est élevé le trône des Papes, perpétuant ainsi à jamais la victoire remportée par eux et l'Eglise sur le paganisme.

Ce commentaire met puissamment en relief le sceau providentiel qui devait faire de Rome la reine du monde dans l'ordre religieux.

L'Apocalypse sert en quelque sorte de canevas à l'auteur, dans sa dernière partie du moins et à partir du chapitre xx, pour développer la thèse déjà ancienne de l'éternelle royauté de Rome se confondant avec le règne de Jésus-Christ et de son Vicaire.

On peut regretter seulement qu'il ait voulu étendre à tout le contenu de ce cha

Cette domination progressive dans sa marche, en dépit de tous les obstacles suscités par l'éternel ennemi, comporte, par suite, plusieurs degrés qui nous paraissent le mieux marqués dans le chapitre xx de saint Jean, en tant qu'ils correspondent à ceux mêmes du refoulement de la puissance de Satan. L'importance du prochain triomphe de l'Eglise semble répondre plus particulièrement au second degré, où les portes de l'abîme, d'où Satan aura voulu sortir, sont fermées sur lui.

Ainsi paraît devoir être absolument sanctionné par l'oracle sacré dans le cours du prochain âge le grand plan divin dont Jésus-Christ a posé les indestructibles bases en fondant sur Pierre son Eglise et annonçant que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.

La prolongation très probable d'une ère heureuse, qui suivrait

pitre une explication purement symbolique, à notre sens évidemment forcée, et s'appuyant soi-disant sur les découvertes modernes, sur les plus hautes spéculations de la science religieuse. Toujours est-il qu'un souffle puissant de foi vivifiée ses plus hardies visées où se trahit parfois une chaleur d'âme visiblement puisée au foyer de l'amour le plus ardent de Dieu. Elles se ramènent toutes à un même point de départ : *le Verbe fait homme*. L'ensemble des opérations et influences théandriques, comme il les appelle, c'est là pour lui un sujet inépuisable et qu'il développe, comme futur idéal, sous toutes ses faces, se plaisant à laisser entrevoir les progrès de cette virtualité sacramentelle qu'il suppose devoir répondre à tous les besoins, et qui du domaine purement religieux s'étendrait à l'ordre civil et à toutes les branches de l'activité humaine.

Quant à son mode propre d'interprétation, pour le passé, de la révélation apocalyptique, il se résume, après tout ce qui se rapporte à la victoire définitive sur le paganisme, dans l'admission durant le Moyen-Age d'un premier millénaire qui ne serait que le commencement du règne glorieux de Jésus-Christ et de son Eglise.

Ce règne serait ensuite continué ou plutôt renouvelé sur une échelle bien plus vaste et dans des conditions bien autrement parfaites qui feraient de Rome la Sainte pour un temps indéfini la capitale de l'univers.

Qu'on retranche de ce système tout ce qui tient du millénarisme; qu'on s'en tienne à l'explication traditionnelle de l'ère millénaire de saint Jean remontant au berceau même de l'Eglise; qu'on y comprenne pour l'avenir les deux principales phases d'un grand règne de l'Eglise Romaine, celle inhérente à la fondation d'un futur Saint-Empire, unissant l'Occident à l'Orient, et celle amenée par la conversion des Juifs; et l'on peut admettre, croyons-nous, dans une certaine mesure du moins, avec les splendeurs d'un semblable règne, les nouvelles effusions de vie dues au développement du règne eucharistique dans les âmes et dans les sociétés.

Et c'est en ce sens que nous avons cru devoir mentionner ici l'œuvre peu connue mais très originale du Père Cereza, qui, à part ses hardiesses, et peut-être même ses témérités, témoigne si éloquemment des grandeurs futures de l'Eglise Romaine.

le triomphe sur le protestantisme et la Révolution, voilà ce qui est le plus propre à saper les bases du millénarisme proprement dit, à lui enlever, moralement parlant, sa véritable justification : et c'est là le résultat principal que nous devons chercher à obtenir dans cette étude.

CHAUFFARD.

FIN